le monde libertaire
hebdomadaire de la Fédération anarchiste
adhérente de l'Internationale des fédérations anarchistes

le monde libertaire

La croissance en orbite...

Mauvais temps !

M 02137 - 1369 - F: 2,00 €
2€
ISSN 0026-9433

« Avec ou sans, c'est tout qui nous abîme,
Avec les mots, on sait qui assassine. »
Magyd Cherfi

hebdo n° 1369
du 30 septembre au 6 octobre 2004

Sommaire

Des barricades de **Mai 68** à Chirac, l'anarchosyndicalisme, *page 5*

La **France** d'en haut, par Justhom, *page 6*

Chirac et Lula dans un même combat?, par M. Cailloux, *page 6*

L'autruche tente de grossir, par F. Ladrisse, *page 7*

L'armée se fait sa pub, par Jimma, *page 7*

Faîtes vos jeux: rien ne va plus aux **États-Unis,** par Richard Greeman, *page 8*

Quand tango rime avec autogestion, **Zanon** se lève, par F. Morillas, *page 9*

Thaïlande: chroniques de voyageurs, par N. Weydert et É. Suzzoni, *page 11*

Une presse anarchiste au Royaume Uni? Oui!, par les RI de la FA, *page 14*

Le Monde libertaire n'a pas toujours existé..., par Pascal, *page 15*

Lucien Léger, l'influence des médias, par A. Sulfide, *page 17*

Françoise S. et les nuages, par Yolaine Guignat, *page 18*

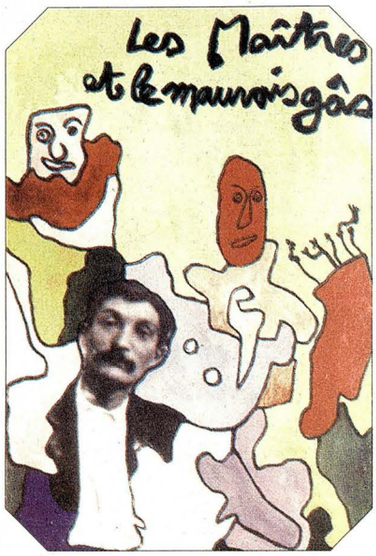
Vieillir comme on a vécu, par Liber Terre, *page 18*

Entretien avec **Nouri Bouzid,** « cinéaste de l'intime », par Heike Hurst, *page 19*

Hommage à **Jean-Jacques Réal**, *page 21*

Agenda anarchiste et **Radio libertaire**, *page 22*

Vie du **mouvement**, *page 23*



Directeur de publication: Bernard Touchais
Commission paritaire n° 0906 I 80740
Imprimerie EDRB (Paris)
Dépot légal 44145 – 1er trimestre 1977
Routage 205 – EDRB
Diffusion NMPP

Photos et illustrations de ce numéro: droits réservés.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Tarifs (hors série inclus)	France * (+ DOM TOM)	Sous pli fermé * France	Étranger **
3 mois 13 nos	◯ 20	◯ 32	◯ 27
6 mois 25 nos	◯ 38	◯ 61	◯ 46
1 an 45 nos	◯ 61	◯ 99	◯ 77
Abonnement de soutien	◯ 76		

* pour les détenus et les chomeurs, 50% de réduction en France métropolitaine (sous bande uniquement)
** les chèques tirés sur des banques hors france subissant une taxe exhorbitante (plus de 15 euros), nous vous demandons d'effectuer vos paiements par virement postal international sur notre compte chèques postal (CCP)

Pour tout changement d'adresse, joindre la dernière bande de routage

(en lettres capitales)

Nom _____ **Prénom** _____

Adresse _____

_____

Code postal _____ **Ville** _____

◯ **Chèque postal** ◯ **Chèque bancaire** ◯ **Virement postal** (compte CCP Paris 1 128915 M)

Réglement à l'ordre de Publico (à joindre au bulletin)

Rédaction-Administration : 145, rue Amelot, 75011 Paris. Tel : 01 48 05 34 08 - Fax : 01 49 29 98 59

Editorial

LES MÉDIAS focalisent irrémédiablement sur des détails qui ne permettent en aucun cas de développer des arguments réels et politiques sur la situation en Irak. Les analyses superficielles et relevant du libéralisme évincent la triste réalité. Bush plus américain que jamais ose encore affirmer haut et fort le sens de cette guerre en Irak. D'après sa vision du monde, il justifie ainsi de construire un Irak libre et démocratique. La conjoncture des « idées bushiennes » établit une bonne fois pour toute la position du gouvernement américain dans le monde, et ici par la force des choses en Irak, la dissimulation d'intérêts économiques fondamentaux. Comment peut-il encore se gargariser et nous duper sur la liberté? Bush maître du monde, certainement pas, car nous sommes nombreux encore dans ce bas monde à détecter et combattre ses intentions. En revanche, maître des imbécillités sauvages et absolues, cela demeure incontestable. L'impérialisme économique, doctrine indivisible du politiquement correct...

Sarkozy, « plus sarko que lui, tu meurs », présente son budget fondé sur une croissance relativement soutenue. Il affirme ainsi, en matière politique, qu'il faut faire des choix. On a remarqué, pas la peine d'employer la force. À noter que le budget comprend un volet fiscal pour les entreprises afin d'éviter la délocalisation abusive et ses conséquences. Tandis que les ménages les moins aisés bénéficieront alors d'une hausse de 4 % de la prime pour l'emploi.

Mais quel emploi? Y en a pas! Pas un jour où l'on n'entend pas parler de licenciements. Pardon, on ne doit plus dire licenciement, mais restructuration. Les conséquences sont pourtant les mêmes: perte d'emploi, un point c'est tout. Remise en cause des 35 heures, perte des salaires réels, etc. Néanmoins, il n'y a pas que dans le secteur privé qu'on licencie à tout bout de champ. L'État, secteur public, via l'Éducation nationale, n'embauche plus de professeurs contractuels mais surtout débauche. Quelle débâcle! Le rectorat de Créteil, avant juin 2004, lançait un appel d'offres. Cette académie recrutait par Internet des professeurs contractuels. Les contrats des salariés précaires qui exercent un véritable boulot de professeur ne sont pas reconduits. Plusieurs centaines de profs kleenex à la rue. Quelques syndicats de L'Éducation nationale (CGT Éducation, Sud Éducation) ont alerté la presse bien pensante. Mais elle reste sourde aux cris, à la colère face à une politique méprisante envers cette catégorie d'enseignants. Chape de ciment oblige.

Décroissance ou capitalisme, l'antagonisme

Jean-Pierre Tertrais

LE BIMESTRIEL (intéressant), *la Décroissance* (casseurs de pub), vient dans son dernier numéro de publier un article intitulé: « La décroissance est-elle possible sans sortir du capitalisme? » Serge Latouche semble se lamenter: « Il s'agit d'une question récurrente qui revient pratiquement à chaque débat public sur la décroissance. » Effectivement. C'est même la seule question qui vaut la peine d'être posée, car tout le reste en découle!

Dans l'article précité, trois invités s'expriment: Serge Latouche, professeur d'économie, José Bové, membre fondateur d'ATTAC, et Albert Jacquard, généticien. Nos trois compères paraissent déterminés dans leur positionnement sur cette question précise. Pour Serge Latouche, « il va de soi que la critique du développement et de la croissance implique la remise en cause du capitalisme ». José Bové pense que « décroissance et capitalisme sont parfaitement antagonistes ». Albert Jacquard écrit: « Il me semble évident que le capitalisme est un système irrecevable dans une société de décroissance. »

La destruction de l'environnement et du lien social par le capitalisme crève à tel point les yeux qu'il devient difficile de ne pas le dénoncer. Cependant, si l'on y regarde de plus près, c'est pour découvrir une extrême prudence, le maniement de la langue de bois, du double langage, des litanies de vœux pieux, l'art de tourner autour du pot, la maîtrise de l'euphémisme, la pratique de la valse-hésitation, la stratégie de la diversion, le doigté de l'amalgame.

Serge Latouche: « Si je n'insiste pas sur la critique spécifique du capitalisme, c'est qu'il me paraît inutile d'enfoncer une porte ouverte. » La fin du capitalisme, c'est tellement évident... qu'on n'en parle pas! Le meilleur moyen de franchir un obstacle... c'est de le supprimer! Plus loin, il s'escrime à entretenir un flou artistique: « Si le marché et le profit ne peuvent plus être les fondements du système, ils peuvent persister comme incitateurs. » On réinvente le petit profit!

José Bové, lui, après avoir reconnu que « le capitalisme du XXIe siècle organise un exode rural inédit dans l'histoire du monde » (800 à 900 millions de paysans seront chassés de leurs terres dans les dix ans), concède: « Il faut permettre à différentes formes d'échanges de fonctionner en parallèle. » C'est-à-dire le capitalisme, auquel on n'ose pas s'attaquer... et les quelques marginalités que ce capitalisme voudra bien tolérer!

Quant à Albert Jacquard, il fait carrément dans une naïveté à mourir : « Pourquoi n'existerait-il pas une économie de marché qui fasse de la place aux petits, aux handicapés ? » Un capitalisme à visage humain : on a déjà vu le film ! « Peut-être, ajoute-t-il, faudrait-il privilégier l'émulation au détriment de la compétition. » Il suffirait même que les politiciens renoncent au pouvoir, et que les hommes d'affaires dédaignent le profit ! La plus sûre méthode pour traiter un problème, c'est de le croire résolu !

Car l'essentiel, pour ces gourous peu subversifs, c'est sinon d'occulter les antagonismes de classes, du moins d'éviter d'aborder les conditions dans lesquelles pourrait s'effectuer la sortie du capitalisme, c'est-à-dire d'esquiver l'allusion au seul rêve fécond, celui d'une révolution sociale et libertaire, le mot tabou.

En laissant croire que d'infimes transformations du système produiront un système « autre », que des alternatives « à l'intérieur » du système capitaliste engendreront « naturellement » une alternative « au » système en question. Et pourquoi pas que l'accumulation du capital pourrait être abolie à coups de décrets ou de 49-3 ! Sous couvert de ne pas imposer un « modèle unique » (?), on se limite à dépeindre une pluralité d'initiatives, un foisonnement d'innovations, ce qui permet de se dispenser d'une réflexion théorique plus approfondie... révélatrice des contradictions.

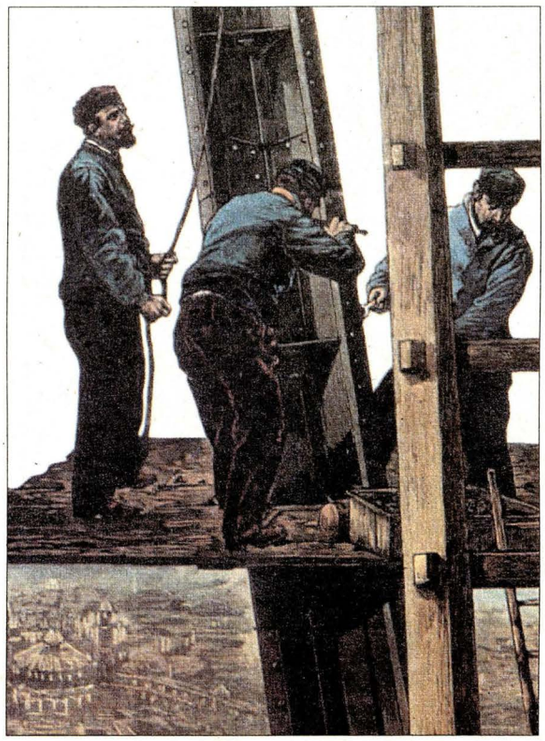
Une mention particulière revient à Serge Latouche. Dans son dernier ouvrage *Décoloniser l'imaginaire* (Parangon), il écrit, à la page 83 : « De larges zones du monde vivent cependant déjà en complète anarchie. » Il récidive à la page suivante : « Le Liban a longtemps fourni le spectacle exemplaire d'un régime d'anarchie durable. » On peut comprendre que des politiciens animés par leurs seules ambitions de pouvoir, où que des hommes d'affaires se sentant menacés dans leur quête effrénée de profits, s'évertuent à discréditer une notion qui trouble leur sérénité. On comprend moins facilement qu'un professeur d'économie, censé respecter ses étudiants et ses lecteurs, contribue délibérément à entretenir la confusion en usant du mot « anarchie » dans le sens de « chaos social », imitant ainsi de plus en plus d'intellectuels de la gauche caviar.

Si les anarchistes ne caracolent pas nécessairement avec plusieurs longueurs d'avance en matière de réflexion sur ce que pourrait être une « décroissance » vécue par la population dans sa quotidienneté, ils ont au moins le mérite d'être les seuls à se positionner clairement par rapport au capitalisme. Puisque c'est la loi du profit qui, dans le capitalisme industriel, a accéléré de manière fulgurante la destruction des ressources et des équilibres naturels, alors l'objectif ne peut être que l'abolition de la propriété privée des moyens de production et de distribution qui génère ce profit.

À cet égard, la décroissance constitue le meilleur angle d'attaque du capitalisme. Le « concept toxique » de développement durable, habillage fallacieux du capitalisme, laisse imaginer une croissance ralentie. La décroissance, par l'inversion de la pente, véhicule l'idée fondamentale de rupture. Le clivage devient alors beaucoup plus clair. D'un côté, développement durable, continuité, réformisme, réalisme (c'est-à-dire soumission aux impératifs de la finance internationale), mythe du pouvoir du consommateur (c'est-à-dire refus de remettre en cause des rapports de production). De l'autre, décroissance, rupture, révolution, utopie (c'est-à-dire projet revendiqué d'une société qui n'existe nulle part, et non aménagement du système dominant), primauté du producteur sur le consommateur (c'est-à-dire remontée aux causes, et non traitement des seuls effets).

Le capitalisme a coupé l'homme de ses racines, en accentuant la pression sur la biosphère. Il a réduit le bonheur à la seule satisfaction des besoins matériels. Il a transformé des richesses illusoires en dettes envers les générations futures. Les mystificateurs du système libéral, et même de l'altermondialisme, qui freinent, par aveuglement ou par lâcheté, l'ardeur contestataire, portent une lourde responsabilité. Ils pourraient bien être débordés, dans un avenir relativement proche, par une foule qui aura compris ce qu'une « élite » aura évité de lui expliquer ! **J.-P. T.**

Salgimondis syndical



« **La classe ouvrière** et ses organisations syndicales sont dominées par les fractions politiques social-démocrates qui ont introduit dans le mouvement ouvrier l'idéologie et la pratique réformiste: électoralisme, action parlementaire, passage pacifique au « socialisme », voire même collaboration de classe. Le prolétariat organisé se trouve ainsi soumis à des intérêts étrangers aux siens. Face à cela, l'extrême gauche léniniste s'efforce d'être une alternative crédible. Hypnotisés par les schémas de la révolution russe, ils appliquent à la société industrielle développée la même démarche que les bolcheviques appliquaient à la Russie sous-développée, dominée par l'impérialisme et où le prolétariat, embryonnaire, était sans tradition d'organisation permanente. »

Ces quelques lignes tirées de l'introduction à une brochure de l'Alliance syndicaliste sur l'anarchosyndicalisme (1976) quand les échos de Mai 68 sonnaient encore à nos oreilles, perdurent tristement dans leur constatation de l'état des lieux dans le mouvement ouvrier.

À la une des médias, on ne parle que de l'Europe, et le monde politique se divise entre partisans du oui ou du non à une Constitution européenne dont l'homme de la rue saisit mal les contours. On est de toute façon loin d'un idéalisme européen, sans parler de l'internationalisme prolétarien. Certes, on sait que les intérêts du marché sont omniprésents, mais ce que l'on maîtrise encore trop confusément, c'est le contour exact de la nouvelle division internationale du travail.

Avec l'enjeu politique d'être crédible politiquement pour les maroquins à venir (sans oublier la prochaine présidentielle), tout le monde se place. Fabius se propose pour incarner la gauche de toujours, Hollande-Jospin se prononcent pour gérer le capitalisme européen, et la Ligue communiste veut divorcer d'avec Lutte ouvrière…

Nous ne parlons, bien sûr, que des organisations politiques qui, au moins sur le papier, sont pour une transformation sociale! Alors, donneurs de leçons ou tirons-nous bêtement sur l'ambulance?

Du programme commun (PC-PS) à l'autonomie engagée (CFDT), ceux et celles qui avaient respiré les gaz lacrymogènes sur les barricades des « événements de la fin des années 60 » ont avalé beaucoup de couleuvres. Certains ont évolué vers les sphères dirigeantes de la société. D'autres sont restés fidèles à ce qu'ils croyaient. Pour nous, anarchosyndicalistes, l'autonomie de la classe ouvrière organisée sur la base de ses propres intérêts, est toujours à l'ordre du jour.

Mais le temps est loin où la CFDT louait l'autogestion, « vieille idée anarchiste », où la CGT tenait fermement les troupes de la classe ouvrière et la CGT Force Ouvrière cherchait par tous les moyens du grain à moudre. Insidieusement, la Confédération européenne des syndicats (CES) a ancré dans les esprits des directions syndicales qu'il fallait se faire à l'idée d'une Europe moderne. Par « moderne », on entend bien sûr, plus de mineurs, plus de dockers, plus d'ouvriers du livre, ni de tous ces gens qui ont des statuts qui entravent la bonne santé du marché! Cette population-là fait partie du vieux monde qu'il faut oublier. Quand modernisme et perte d'identité de la classe ouvrière se conjuguent, l'avenir est obscur. À l'heure où le baron Seillière présente six propositions sur les 35 heures, il y a autre chose à faire qu'à cultiver une image réformiste comme le fait la direction de la CGT Force ouvrière. Mais l'ensemble du monde syndical dans la question européenne cède le pas au monde politique. Devant la nouvelle Europe qu'ils nous concoctent, de simples noyaux de résistance ne suffiront pas! Alors, à quand l'unité dans les luttes?

Jean-Pierre Germain

Bonjour la France d'en haut !

Les grandes manœuvres ont commencé, élections sénatoriales obligent... Mais, au fait, à quoi peut servir un sénateur ? À strictement moins que rien.

On peut absolument leur attribuer le titre du « comble de l'inutilité ». Pour élire un des ces messieurs, il faut grand électeur, s'il vous plaît. Qui peut être grand électeur ? Eh bien tout simplement des élus, maires, conseillers généraux, députés, etc.

Mais également des électeurs désignés par les différents partis politiques ; ces électeurs sont payés pour aller voter. Les candidats se bousculent. Les tractations en coulisse sont nombreuses, la place est très bonne. Le Sénat est la maison de retraite la plus luxueuse de France, pas de problème de maltraitance, on n'y meure pas suite à la canicule. Bien au contraire, on y est choyé aux petits oignons. Le salaire est important (près de 4580 euros), une retraite à 53 ans après une seule législature qui s'élève à 1 500 euros par mois. Ils ont la possibilité de cumuler d'autres retraites ainsi que les complémentaires, de cotiser même quand ils ne sont plus élus. La réforme du Sénat votée l'an dernier entre en application lors du renouvellement partiel du 26 septembre prochain.

La réduction de la durée du mandat (de 9 à 6 ans) et l'abaissement de l'âge de l'éligibilité (30 ans au lieu de 35 ans) va permettre d'augmenter le nombre des bénéficiaires.

Le nombre de sièges passera, mine de rien, de 321 à 346 d'ici à 2012. Il ne faut pas bousculer ces vieux pantouflards. Voilà des élus qui, comme les autres, n'ont aucune légitimité et ne représentent qu'eux-mêmes. C'est une institution qui coûte cher, salaires et autres avantages financiers et en nature, d'autant que le travail fourni est nul.

Il est urgent que la France d'en bas s'en mêle et fasse preuve de salubrité publique en exigeant haut et fort la suppression de cette institution. L'existence d'une si hideuse chose est une impertinence.

Pour vous recycler, messieurs, je vous recommanderais de choisir le métier ecclésiastique parce qu'il vous permettra, j'en suis certain, d'accomplir cet apostolat avec brio, dans la mesure où vous êtes très entraînés aux mensonges, aux promesses, car jamais vous ne prêchez la vérité et que, comme les curés, vous vous engraissez grâce à la crédibilité des citoyens.

Il est grand temps que soyez boutés hors de ce bâtiment, symbole du pouvoir et de la répression, vous les racornis et faiseurs de boniments, vous ne fabriquez que des lois injustes et inhumaines et, le dimanche, vous ne montrez que le blanc des yeux, et le noir tout le restant de la semaine.

Justhom

Solidarité internationale

Chirac et Lula en première ligne...

Le peuple a soif d'humour. C'est appuyés sur cette vérité solidement éprouvée que les démagogues Lula et Chirac ont défendu un projet qui devrait faire un heureux : mon ami Nikonoff. Les deux duettistes, selon la formule choisie de Babette Stern (*le Monde*), « partagent la même révolte contre la pauvreté et la faim ». Ils viennent d'inventer la taxe Tobin.

Les mauvaises langues, dont je suis, feront remarquer que la France n'observe déjà pas, et de loin, les dispositions prévues par les divers accords internationaux d'aide au développement (pour l'aide alimentaire : 80 000 tonnes équivalent céréales livrées en 2003 contre 200 000 TEC annuelles prévues par la convention de Londres du 30 juin 1999). Bien sûr, tous les autres États en font autant : on ne signe que pour la galerie.

D'autres esprits chagrins mettront en doute l'utilité pour les populations d'une aide qui consiste à former et équiper la police et l'armée. Les mêmes souligneront que le modèle de développement imposé n'aboutit pas à la libération des classes laborieuses des pays victimes de notre sollicitude, mais au contraire à leur sujétion croissante. La fuite en avant productiviste et libre-échangiste se fait au détriment de la qualité de vie des êtres humains.

Peu de temps après cette brillante prestation des deux chefs d'État, Haïti a été ravagée par un ouragan. Cas concret, solidarité, aide humanitaire. Ah, si on avait les zéro virgule pouic pour cent de la taxe, que ne ferait-on pas !

Un coup de vent identique causerait quelques blessures à Miami. Il rase des villes et tue près de 2 000 personnes en Haïti. Il y a des raisons, au premier rang desquelles l'acharnement des puissances d'argent à créer puis canaliser le développement local. Éradication de la population première, importation massive d'esclaves jusqu'au XIXe siècle, monoculture intensive au service de la métropole. En corollaire, dépendance vis-à-vis de l'Occident, effroyable misère quand les marchés agricoles s'effondrent. Sur le plan politique, dictatures sanglantes et interventions militaires directes – la dernière est en cours. Sur le plan écologique, déforestation monstrueuse ; par suite, la moindre tempête se transforme en catastrophe, avec coulées de boue, envol des taudis et tout le toutim. Pour une population qui vit déjà bien en dessous du nécessaire...

Bref, si les possédants et leurs États ne s'en étaient pas mêlés, pour commencer, ou si le peuple, par une vraie révolution sociale, avait pu, justement, mettre en place les conditions d'un développement basé sur les besoins des êtres humains et le respect de la terre, la question de l'aide ne se poserait probablement pas aujourd'hui... La « solution » de Chirac et Lula est un leurre. Ce n'est pas en multipliant les interventions étatistes que le monde sortira du marasme. La nécessité humaine et écologique appelle la prise en main de la consommation et de la production par les classes ouvrières. S'il est trop tard pour réécrire le passé, pour l'avenir et le chambardement, il n'est que temps.

Moïse Cailloux

Quand l'autruche éternue...

Mobilité

« En réalité, plus de 50 % des affaires publiques consistent à nommer des gens et à les remplacer. » Jacques Attali, remplaçant.

Le temps qui reste sert à virer ceux qu'on a nommés, et à leur retrouver un poste. Épuisant.

Énormité

« En fait, on retrouve l'idée d'une internationale noire, comme à la fin du XIXe siècle quand on voyait des anarchistes partout, prêts à s'emparer du pouvoir. » Alain Gresh, du *Monde Diplo*.

Et vas-y que je te ressers, pour la seconde fois en un mois, la comparaison entre Al Qaïda et l'anarchisme fin XIXe ... Le *Monde diplomatique*, canard boiteux qui s'imagine à la pointe d'une certaine gauche radicale, montre ici à quel point il est à la traîne. Sa ligne éditoriale : les poncifs les plus éculés. *Fig' mag'*, *Monde diplo*, même combat.

Victoire

« La laïcité a gagné, mais rien n'est jamais gagné. » Fillon, un peu perdu.

Une déclaration qui a le mérite d'être aussi claire que la politique de l'État vis-à-vis des religions.

Pataugas

« Le non, c'est l'aventure. » Strauss-Kahn, futur président (non je déconne).

Aventure ici signifie : risque, danger, jungle, affrontements sans merci contre les communistes en rut et ce redoutable prédateur, le Fabius-candidat. On comprendra que Strauss préfère enfiler les pantoufles confortables du oui, plutôt que les pataugas du non.

Exigences

« Nous avons fait respecter les justes exigences du monde entier envers Bagdad. » Bush, candidat par devers Dieu.

Pour Bush, le monde entier c'est Dallas plus Denver plus la Floride, quand elle vote bien.

Touche

« Ce n'est pas en se mettant sur la touche qu'on tire des coups francs. » Claude Allègre, assis sur le banc.

Cette métaphore footballistique, je l'avoue, m'a frappé. Dans le registre des phrases qui ne veulent rien dire, c'est un modèle. Cela sonne un peu chinois, genre « l'homme heureux n'a pas de chemise », et ça a le mérite de pouvoir s'appliquer à tout et surtout à n'importe quoi. Pour Allègre, sur la touche, ce qui compte c'est causer. Causer pour exister un peu, causer mais surtout ne rien dire. Bravo, c'est réussi.

Prêt

« Moi je ne connais qu'une chose : j'ai demandé un prêt à une banque, qui me l'a accordé. » Pasqua-le-Moko.

Que la banque soit chypriote, que le prêt soit de 450 000 euros (30 millions de francs), que ce prêt soit garanti par une société offshore et que Pasqua n'ait, à ce jour, pas remboursé le plus petit centime, n'a évidemment rien à voir avec ce qui nous préoccupe. Ce qui nous préoccupe c'est que Charles, homme de bonté, nous fournisse rapidement les coordonnées de cette banque. C'est pas pour moi, c'est pour ma mère : elle veut s'acheter un canapé.

Frédo Ladrisse

(*sources* : Libération, le Parisien, Politis).

... c'est toute la jungle qui s'enrhume

Un nouveau métier ?

DOUZE SOLDATS FRANÇAIS se sont servis dans les caisses d'une banque qu'ils étaient chargés de garder à Ban, en Côte d'Ivoire. Leur butin se montait à 65 millions de francs CFA, soit l'équivalent de 100 000 euros. À croire que leurs salaires, leurs primes de risque, d'éloignement étaient dérisoires pour voler, par personne, à peine 60 000 de nos anciens francs.

Comme la morale est toujours sauve en matière militaire, on le sait depuis l'affaire Dreyfus, ils se sont fait prendre et ont été rapatriés en France pour se faire juger par la justice française, par les tribunaux propres à l'armée, les TPFA. Les Ivoiriens sont tellement privés de tout qu'ils n'ont sans doute pas de tribunaux, a dû se dire notre chère ministre Michèle Alliot-Marie.

On peut s'interroger sur l'entraînement et sur la capacité intellectuelle de ces valeureux soldats chargés de défendre les hautes valeurs de la France dans ses anciennes colonies : ils se sont font prendre et le plus minable, ils ont volé des billets qui allaient être retirés de la circulation...

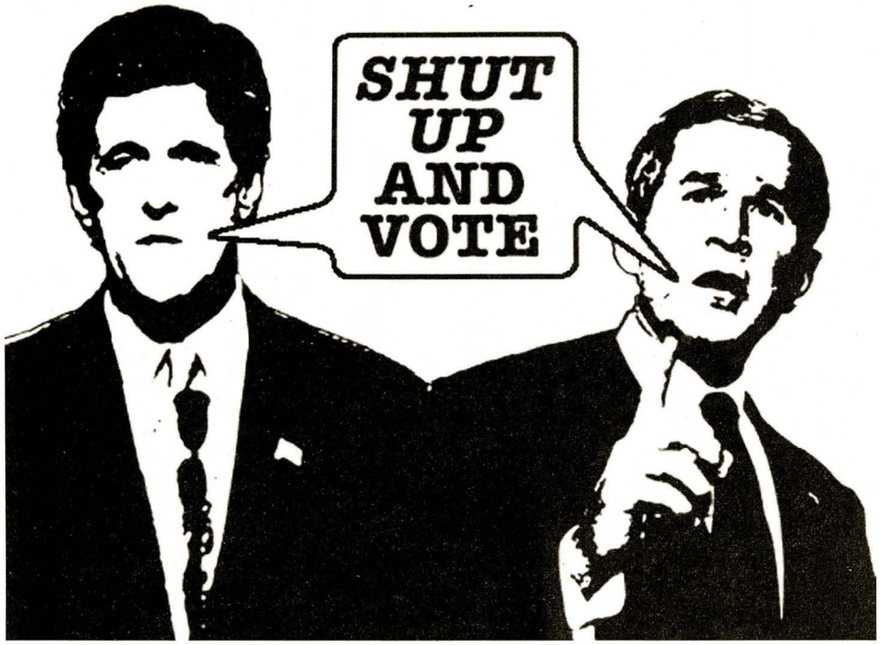
En effet, suite à des contrefaçons importantes de francs CFA et aux pillages survenus en Côte d'Ivoire, à Abidjan en août 2002 et à Bouaké en septembre 2003, les principales coupures de francs CFA seront privées de cours légal en 2005.

Ironie, pendant ce pillage de Bouaké, quatre soldats français avaient participé à cette œuvre collective en dérobant pour l'équivalent de 57 000 euros et eux aussi s'étaient fait choper. À ce sujet les journaux ivoiriens se plaignent d'attendre toujours une information sur les peines infligées à ces soldats de la guerre humanitaire.

Si, comme l'affirment les campagnes de pub, « l'armée vous apprend un nouveau métier », on peut constater à la lumière de ces quelques échecs ivoiriens que la formation n'est pas tellement au point en matière de braquage.

Jimma

La prochaine élection américaine...



« Ferme-la et vote » – www.dontjustvote.com

La présidentielle américaine de novembre 2004 tient le monde en haleine. Notre arrogant président non élu Bush fait si peur qu'on me demande à tout propos s'il peut réellement être « ré-élu ». On s'étonne que le pétrolier texan se maintienne dans les sondages malgré l'exposé de ses mensonges et de ses bévues, alors que son adversaire, John Kerry, manque d'initiative et passe pour un mou. Qu'est-ce qui se passe ?

Rappelons que John Kerry a réellement fait preuve de courage pendant la guerre américaine contre le Vietnam. Je ne parle pas de son héroïsme sous le feu, quand ce jeune officier volontaire se couvrait de médailles alors que Bush désertait et que Cheney mentait et trichait pour éviter le service militaire. Je parle de son courage moral au retour du Vietnam quand il a renvoyé ses médailles, témoigné contre la guerre devant le Congrès à Washington, et s'est engagé avec l'association radicale des anciens combattants contre la guerre.

Kerry déçoit sa base

Comment comprendre aujourd'hui que l'ex-héros antiguerre ne dénonce pas la guerre d'Irak dans les même termes ? Déjà, la majorité des Américains questionne cette guerre depuis le scandale des tortures, la perte de Faluja et la mort de près de 1 000 boys et girls. Plus de 500 000 Américains viennent de manifester à New York pour la dénoncer. Rappelons que, il y a déjà six mois, la précampagne du candidat antiguerre Dean avait galvanisé le Parti démocrate, alors moribond, en mobilisant la base des jeunes, des femmes et des syndicats progressistes. On croyait arriver. Mais voilà que la direction centriste du Parti démocrate a manœuvré pour imposer comme candidats les milliardaires John Kerry et John Edwards, et cet enthousiasme est retombé.

Est-ce que Kerry va continuer à soutenir la politique agressive de Bush en Irak, car le candidat démocrate a revendiqué publiquement son soutien au vote sénatorial en faveur de la guerre de Bush – tout en sachant alors que les ADM financés de Saddam et sa liaison avec Al Qaïda étaient des mythes ! Pire, au moment où Bush, avec une rare candeur, a admis dans une interview qu'une « victoire » dans la guerre contre la terreur était effectivement « impossible », Kerry a renchéri en accusant Bush de faiblesse. Non seulement Kerry maintiendrait les troupes états-uniennes en Irak, mais il les renforcerait.

Qui est le plus macho ?

Ainsi, cette élection « palpitante » va se décider par un concours hollywoodien : « Qui sera le plus macho ? » Dans ce concours à la con, les méthodes médiatiques mensongères de Bush – le déserteur du Vietnam qui joue très bien le personnage du shérif en colère – passent mieux la rampe que le courage documenté du héros de guerre Kerry – d'ailleurs mis en question par des publicités républicaines calomnieuses très médiatisées. De plus, Bush a dans son camp Arnold Schwartznegger, gouverneur musclé de Californie et admirateur de Hitler. Ce véritable héros hollywoodien est beaucoup plus vraisemblable dans le rôle du dur que ce grand maigre de Kerry, que le Terminator a traité de « girlie-man » (femmelette) dans son allocution télévisée du Congrès républicain de New York. Kerry a beau se faire photographier en faisant de la moto, puis de l'alpinisme et du wind-surf ; le pauvre semble ne pas comprendre que ces sports le marquent comme un aristocrate de Boston (vaguement « français »), ce qui le perd aux yeux des beaufs américains.

Or, ce sont les beaufs qui vont finalement décider de cette élection selon la stratégie « centriste » commune aux deux partis. Alors que les démocrates, beaucoup plus nombreux dans le pays, pourraient en principe gagner toute élection en mobilisant leur énorme base de syndiqués, de femmes, de jeunes, d'immigrés, de Noirs et d'Américains-d'en-bas sur un programme populiste et antiguerre, ils préfèrent disputer aux républicains les suffrages d'un petit nombre de mâles blancs, de la classe moyenne, indécis, dans les États qui hésitent : les beaufs. Pourquoi cette stratégie défaitiste ? Parce que la direction du Parti démocrate est contrôlée par les « corporations » milliardaires qui ramassent les fonds (qui financent aussi les républicains) et qu'elle a peur de mobiliser cette base démocrate populaire en lui proposant une véritable alternative. En effet : « Les États-Unis n'ont qu'un seul parti politique, celui de la propriété, avec deux ailes droites. » (Gore Vidal). De toute façon, ce n'est pas la peine de vous tenir suspendus dans l'attente des résultats de ce concours de machos. Comme nous le montrerons bientôt, Bush a déjà tout organisé pour tricher et l'emporter, comme en 2000, le cas échéant.

Richard Greeman
internationaliste new-yorkais

Argentine

Zanon debout

une expérience d'autogestion

Francisco Morillas

ZANON, un nom connu internationalement depuis que les ouvriers de cette fabrique de céramique, après son abandon par le patron, l'aient récupérée et aient relancé la production. Sa formidable réussite constitue un exemple à suivre pour les millions de chômeurs et de travailleurs qui subissent les ravages d'une économie où le profit et l'exploitation détruisent les individu.e.s.

Depuis trois ans, cinq expulsions de la fabrique ont été mises en échec par la détermination des ouvriers (« nous nous battrons jusqu'aux dernières conséquences ») et le soutien de la population de Neuquén. Ce n'est pas un hasard si le propriétaire Zanon est un grand ami de l'ex-président Carlos Menem [président de l'Argentine de 1989 à 1999. (NDLR)] et que le gouverneur de la province de Neuquén, Sobitch, soit ménémiste. On peut estimer que cette offensive est comme celle de la mafia économico-politique argentine dont l'objectif est d'en finir avec la mauvaise habitude des travailleurs argentins de se croire les maîtres des entreprises dans lesquelles ils travaillent. Une expulsion de Zanon, outre qu'elle engendrerait une répression terrible, ouvrirait la porte à l'expulsion de toutes les entreprises récupérées (surtout que l'on entre dans une période où le délai d'expropriation temporaire de deux ans expire pour bon nombre d'entre elles). Les travailleurs de Zanon impulsent des mobilisations, non seulement dans leur province, mais aussi à Buenos Aires où le 14 septembre, une manifestation des entreprises récupérées et des organisations de chômeurs s'est rendue au Parlement pour exiger une loi nationale d'expropriation définitive.

Francisco Morillas est membre de la *Comisión Interna* de Zanon et coordinateur de la production. Il nous raconte comment se sont déroulés la récupération de la fabrique, les progrès de la production et les créations de poste.

Ce texte est extrait de *Nuestra Lucha*, journal argentin, du 30 août 2004.
La traduction a été assurée par Fab17@no-log.org.
Contact : www.nuestralucha.org et <nuestra_lucha@yahoo.com.ar>.

Nous avons été licenciés le premier octobre 2002. Ce jour-là, à notre arrivée à six heures du matin, nous avons trouvé l'équipe de nuit à la porte de la fabrique. Ils nous ont raconté qu'ils avaient tous été mis à la porte et que la fabrique était fermée. Nous avons décidé de tous rester avec l'espoir que la fabrique rouvre ses portes et ainsi continuer à travailler. Lors d'une grande assemblée, nous avons décidé de monter des tentes et de rester là. Nous étions 331 travailleurs, ouvriers; des camarades, pour diverses raisons, ne voulurent pas participer à la lutte et s'en allèrent. Nous restions plus de 260 travailleurs et nous décidâmes de nous battre jusqu'au bout parce que nous ne voulions pas finir par rejoindre la file des millions de chômeurs du pays; nous ne voulions pas 150 pesos[1] mais le poste de travail. Les patrons ont dit qu'ils fermaient la fabrique parce qu'elle n'était pas rentable. Nous savions que ce n'était pas vrai et nous sommes restés pour cette raison.

En mars 2002, nous avons décidé, lors d'une assemblée, de rentrer dans la fabrique et de la mettre en marche, nous avons pu allumer un four et démarrer une ligne de production. Ce mois-là, nous avons produit 10 000 mètres cube de céramique. Lors d'une assemblée, nous avons fixé le salaire que nous allions nous attribuer et nous avons décidé qu'il devait être de 800 pesos. Il y avait 130 camarades qui gagnaient 530 pesos et d'autres qui gagnaient entre 1 000 et 1 200 pesos. Mais l'accord fut de fixer des salaires égaux pour tous.

En septembre 2002, nous sommes passés à une production de 60 000 m³ et avons généré les 20 premiers postes de travail supplémentaires que nous avons offerts aux diverses organisations de chômeurs de Neuquen. En février 2003, 120 000 m³ de production et 30 nouveaux postes pour les différents mouvements. En juillet 2003, 160 000 m³ et 30 autres postes de travail qui furent octroyés à ceux qui avaient des qualifications dont nous avions besoin : mécaniciens, électriciens et autres. En décembre 2003, nous avons atteint 200 000 m³ de production et créé 20 nouveaux postes de travail que nous avons offerts aux organisations indigènes mapuches, aux organisations des handicapés et aux ex-travailleurs de Cablevision du Comahue qui avaient mené eux aussi une très grande lutte. Beaucoup d'entre eux sont restés dans la rue et maintenant ils font partie des travailleurs de Zanon. En mars 2004, après avoir atteint 250 000 m³, nous avons créé 40 nouveaux postes de travail et les avons donnés aux ex-travailleurs de Zanon qui étaient partis au début de la lutte. En juin de cette année, nous sommes arrivés à une production de 310 000 m³ et avons créé 30 postes de travail répartis entre fils et frères d'ex-travailleurs de la fabrique. Nous prévoyons pour le mois de septembre une production de 380 000 m³ de céramique.

Nous avons réalisé tout cela sans aucun type de subvention de qui que ce soit. Aujourd'hui, nous payons 130 000 pesos d'électricité, 140 000 pesos de gaz pour les fours. Les patrons de Zanon recevaient eux 60 % de subventions pour ces charges. Nous, nous n'avons même pas un centime. [...]

Depuis un moment, nous avons décidé que les 250 camarades qui étaient restés au début du conflit toucheraient 200 pesos par mois d'ancienneté. Avec la production des 380 000 m³ de septembre, nous voulons voir si nous pouvons unifier les salaires des camarades qui gagnent 800 pesos avec ceux qui gagnent 1 000 pesos, en raison de l'ancienneté. Il y a quelques mois, nous avons aussi décidé que la gestion ouvrière allait payer le transport des 400 travailleurs de Zanon.

Ce résultat nous a beaucoup coûté, nous l'avons obtenu avec le soutien des différentes organisations de chômeurs, de partis de gauche et avec la société de Neuquén, qui a compris quel était le problème des travailleurs de Zanon, et qui a dit à la Justice et au Gouvernement provincial : ne touchez pas aux travailleurs de Zanon ! Et ils ne nous ont pas touchés.

Aujourd'hui, nous sommes menacés d'expulsion comme nous l'avons été plusieurs fois et nous voyons que c'est la dernière ligne droite. La « proposition » du Gouvernement provincial est que nous, les travailleurs de Zanon, fabriquions des maisons préfabriquées et que nous les installions dans les différentes occupations de terrains. Nous avons répondu que nous étions d'accord avec le projet qu'offre le gouvernement, mais pour les camarades au chômage. Nous, les travailleurs de Zanon, avons un travail, nous faisons des sols et des revêtements que nous pouvons fournir aux maisons en question. Ce projet doit être pour les camarades qui n'ont pas de travail, qui aujourd'hui touchent un « plan »[2] de 150 pesos et pour d'autres qui ne touchent rien.

La proposition de Sobisch est une forme d'expulsion dissimulée. S'ils viennent nous expulser, nous allons nous défendre jusqu'aux dernières conséquences parce que nous, les travailleurs, croyons être les seuls qui puissions nous garantir le salaire. De plus, nous avons créé 170 postes de travail, ce qui n'est pas rien dans la situation du pays. **F.M.**

1. 1 euro équivaut à 3,64 pesos. (NDLR)
2. Planes trabajar o jefes y jefas : « contrats » de 20 heures par semaine payés 150 pesos (300 francs) par mois utilisés par les collectivités publiques. Ils furent obtenus grâce à la lutte des piqueteros (chômeurs qui coupent les routes). Les mouvements de piqueteros ont également obtenus la gestion directe d'une partie de ces plans, les bénéficiaires travaillent donc « au service » des mouvements, ce qui d'ailleurs posent quelques problèmes de « clientélisme », surtout dans les mouvements de chômeurs des partis d'extrême gauche (NDLR).

Le marché du sexe au pays de l'éternel sourire

Amazing Thailand !

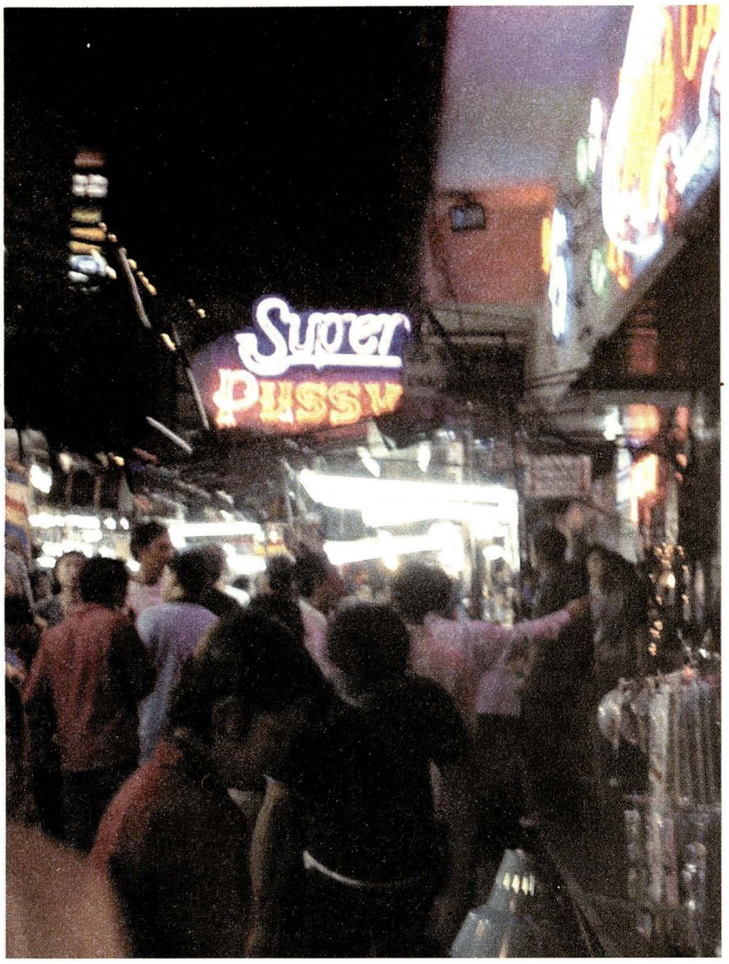
Nicolas Weydert et Éric Suzzoni

NÉONS ROSES, musique thaïe qui se déverse dans la rue... L'endroit ne prête guère à confusion ! Tout est là pour attirer le touriste esseulé venu passer quelques jours sur l'île forcément paradisiaque de Koh Chang, au sud de la Thaïlande. À chaque passage du taxi pick-up, cet autobus trompe-la-mort qui fait les allers-retours entre le débarcadère, au nord, et les villages de bungalows qui bordent les plages, l'entraîneuse appelle le client. Dans le bar, les filles attendent patiemment. Elles attendent qu'un client leur paie un verre avant de leur proposer une passe. Mais quelles histoires se camouflent derrière leurs allures de poupée et leurs tee-shirts trop ajustés ? Une histoire glauque, comme celle des dizaines de milliers de femmes vivant de la prostitution en Thaïlande. Toutes ont pourtant des parcours différents avec, comme sordide point commun, la misère et la détresse.

Ainsi Miss L. qui a tout juste 29 ans. Divorcée d'un mari qui la battait et dont elle a un enfant, elle est partie sans rien ou presque. Une fuite, ni plus ni moins, avec cet enfant qui est sa seule richesse... Et qu'elle a dû, la mort dans l'âme, abandonner à sa mère. Dans ces conditions, elle n'a guère eu le choix pour les faire vivre, elle et son enfant. Très vite, l'appât de la « big money », gain facile et énorme comparativement au niveau de vie des Thaïlandais amène très rapidement miss L. à se prostituer à Kho Chang, l'une des mecques touristiques de la Thaïlande, qui n'échappe pas à la règle du tourisme sexuel. Dans le sud de l'île, juste derrière l'une des plages immaculées, il vous est facile de rencontrer l'âme sœur : au Gogo Bar, les jeunes femmes n'attendent que cela moyennant 1 000 bath, l'équivalent de 20 euros. Si tout va bien, le client continue à payer 1 000 bath à chaque passe. Les filles donnent la presque totalité de la somme reçue au propriétaire de la gargote qui garde l'argent pour elles afin, affirment-ils, de faire fructifier ce pécule jusqu'au moment où elles raccrocheront... À supposer qu'elles raccrochent un jour, car comment s'arrêter quand en un mois, une fille gagne 1 200 euros, alors que le salaire mensuel moyen en Thaïlande est d'à peine 300 euros.

Généralement déracinées de leur province, souvent mineures, les jeunes femmes n'ont finalement pas d'autre choix que la prostitution. Et puis, ne leur promet-on pas monts et merveilles ? Belle maison, grosse voiture, *easy life* que la télévision, omniprésente, met en exergue dans chaque pub, dans chaque feuilleton, à chaque seconde, etc.

La réalité est bien différente. C'est surtout le VIH qu'elles ramèneront chez elles, malgré le soin que porte la Thaïlande pour limiter la contamination à défaut d'éradiquer le virus. Malgré la protection des préservatifs : ici, bien souvent, ce n'est pas un mais deux que l'on met l'un sur l'autre. Le seul moyen de n'être jamais contaminée, pense Miss L. C'est la patronne du bar qui l'affirme, c'est dire si c'est vrai ! Miss L n'a aucun remords à faire ce métier : elle juge, comme bien d'autres, qu'il est honorable et qu'il lui apportera fortune et bonheur comme à des dizaines de milliers d'autres femmes avant elle. En Thaïlande, vendre son corps est presque une tradition qui remonte au XIXe siècle, avec l'arrivée massive de travailleurs chinois dont les besoins seront à l'origine d'un premier pic de la prostitution de grande ampleur. La guerre du Vietnam relancera l'activité. En concluant un accord avec le gouvernement thaïlandais, les États-Unis faisaient du royaume un lieu de « repos et de loisirs » (*rest and recreation sites*) pour plus de 700 000 GI's. Le simple financement de l'opération est une véritable manne de 4 millions de dollars pour la Thaïlande, ce qui laisse aisément imaginer le profit qui vint ensuite. Et qui n'est toujours pas tari puisque, en 1992, la Thaïlande recevait tout un contingent de boys envoyés se « détendre » au sortir de la guerre du Koweït.



Dès lors, tout était en place pour que se développe, dans l'esprit des Occidentaux, l'image d'un pays aux femmes lascives et, il va de soi, amantes hors du commun. Un vaste mensonge, soigneusement entretenu par une publicité à la limite du sous-entendu sexuellement explicite et par le fantasme des visiteurs européens, nord-américains ou australiens. Thaïlande, pays du sourire et du sexe facile ! Rêve encore entretenu par la littérature et le cinéma, dont l'inévitable *Emmanuelle* qui met en scène un Bangkok extrêmement chaud ! C'est ainsi que se répand un mythe, une légende profondément ancrée dans le cerveau de huit millions de touristes par an...

Cependant, la Thaïlande ne doit pas seulement sa réputation de pays léger aux fantasmes occidentaux. Historiquement, on peut voir dans l'ancienne société siamoise l'origine première de cette activité. La polygamie et le concubinage étaient, jusqu'aux années 1920, totalement légaux : entretenir plusieurs « grandes » et « petites » épouses était l'apanage de la noblesse. Dès l'entrée de la Thaïlande dans l'ère de la modernité, ce privilège se transmit aux classes aisées. Avec le libéralisme économique, la prostitution sera vite vue comme un moyen comme un autre de gagner de l'argent. La relative acceptation des concubines par les femmes légitimes a dans le même temps glissé vers une nette complaisance envers les prostituées, une visite de temps en temps étant finalement moins onéreuse pour le mari que d'entretenir une maîtresse...

Parallèlement, le bouddhisme, tout en étant garant de la morale, prône la tolérance envers ceux qui s'en écartent. Ainsi, il entretient l'idée qu'un homme qui va voir une prostituée, entachant ainsi sa moralité, peut se racheter assez facilement en faisant de bonnes actions. Il en va de même pour les prostituées qui vendent leur corps... Par ce truchement, la prostitution est socialement exempte de la connotation négative propre aux grands concepts judéo-chrétiens. Il n'est donc pas infamant de se prostituer en Thaïlande, et cela correspond toujours à un destin, quelle que soit la signification que l'on donne à ce terme.

Celles qui font ce métier viennent, pour l'essentiel, des provinces paysannes du nord et du nord-est. Ce sont ainsi 70 % des prostituées qui arrivent du nord. La plupart ne sont pas ou peu allées à l'école, et leurs familles sont pauvres et nombreuses. Vendre ses charmes revient donc à acquérir facilement des revenus importants pour subvenir aux besoins des familles bien trop souvent déshéritées. Parallèlement, les citadines sont de plus en plus enclines à se lancer dans le métier, souvent en indépendantes. La raison est toujours la même : *big money* ! Comme Miss L., elles ont souvent eu un mariage malheureux et un ou plusieurs enfants à nourrir. La manière d'entrer dans le métier peut alors varier. Soit les jeunes femmes – ou les jeunes hommes, car il ne faut pas minimiser non plus l'aspect masculin, hétéro ou homosexuel de la profession – viennent d'elles-mêmes à la prostitution où les revenus sont plus importants que dans les usines et le travail finalement moins dur, soit elles sont « recrutées » dans les campagnes.

Que l'on ne se méprenne pas : il s'agit bien là d'un véritable esclavage moderne qui touche 20 % des prostituées. Cette pratique n'est guère autre chose que la perpétuation d'une vieille tradition de mise en gage, à tel point que les familles trouvent cela parfaitement normal ! Enfin, il existe aussi des réseaux de type mafieux ou triades qui sont spécialisés dans le rabattage au sein du royaume ou hors de ses frontières. À grand renfort de drogue, de menaces ou de violence, on va ainsi chercher de la chair fraîche au Cambodge, en Birmanie ou au Laos. Ne nous voilons pas la face : la plupart des recrutés sont au mieux des adolescents à qui l'ont fait miroiter un travail dans une des nombreuses usines thaïlandaises. En fait d'usines, c'est bien de bordels qu'il s'agit, et pas des plus luxueux !

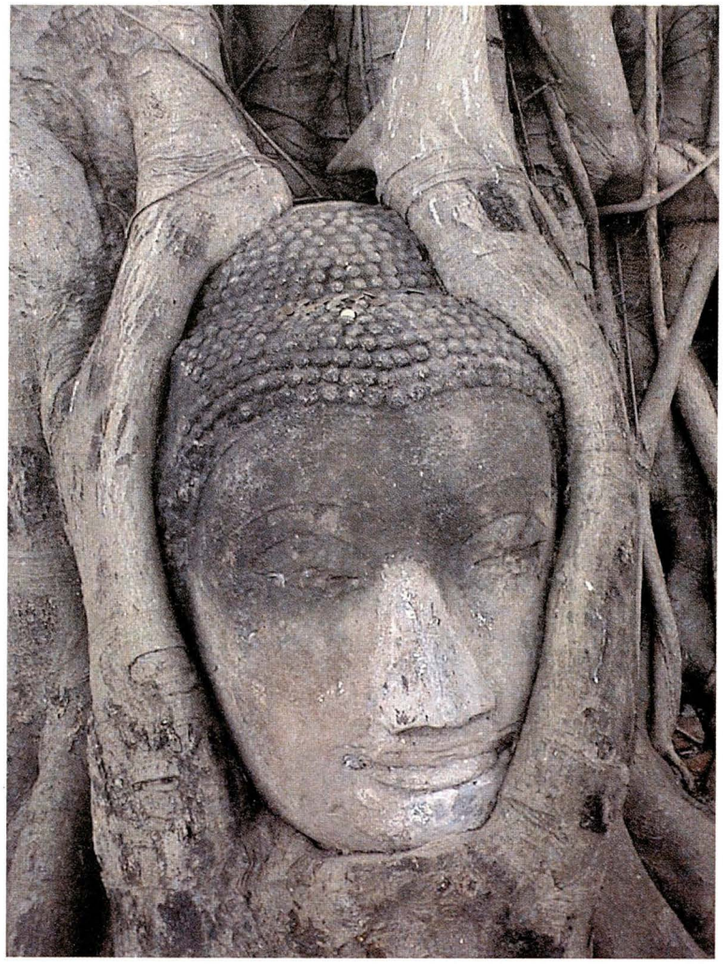
Pour autant que nous avons pu le comprendre, et en dehors des réseaux que nous venons d'évoquer, la prostitution est un travail

temporaire. Tant qu'elle n'est pas sous l'influence de la drogue, la prostituée ne reste guère plus de 18 mois à 2 ans dans le circuit, le temps en fait d'amasser une fortune relative pour reprendre le cours d'une vie plus « normale ». De retour chez elle, elle se réintègre sans difficultés, ouvrant un commerce ou se mariant pour atteindre un vrai statut « respectable » selon nos critères occidentaux. En fait, son entourage ne porte aucun jugement sur son ancienne activité, ne serait-ce qu'en vertu des principes bouddhistes de tolérance que nous avons évoqués plus haut. Et, du moment que la jeune femme ramène de l'argent à la famille, peu importe comment elle l'a gagné...

De là à dire que les prostituées de Thaïlande sont des femmes libres parfaitement maîtresses de leur destin, il y a un monde. Une opinion fréquemment répandue veut que le concept de souteneur n'existe pas en Thaïlande. Certes, quelques prostituées sont des free-lances mais, dans la plupart des cas, il semble bien que les filles restent inféodées à un patron, généralement le propriétaire du bar qui les héberge, ce qui n'est pas très loin du souteneur de notre bel Occident. Miss L. reverse par exemple 50 % de ses gains à la Mama San du Gogo Bar, sans doute pour la location de la table où elle travaille. Mama San qui garde aussi « en lieu sûr » ses papiers, subtilisés à son arrivée, excluant toute possibilité pour la jeune femme de partir quand elle le désire...

Au-delà de ces faits qui décrivent une situation déjà culturellement complexe, il faut aussi préciser l'extrême ambiguïté du gouvernement thaïlandais pour qui la prostitution est officiellement illégale. En fait, elle est plus que largement tolérée.

L'État essaye de « limiter » les dégâts en l'isolant dans des zones bien précises (le quartier de Patpong à Bangkok, les stations balnéaires de Pattaya ou Pukhet par exemple), voire en légalisant l'activité. Ces tentatives d'organiser la profession répondent à deux nécessités : d'une part, lutter efficacement contre la prostitution infantile et la pédophilie (25 000 à 30 000 filles de moins de 15 ans et de 30 000 à 50 000 garçons qui satisfont la clientèle pédophile selon les données des services de santé) et, d'autre part, ne pas tirer un trait sur les millions de dollars qu'elle engendre, pas moins de 13 % du PIB en 1995. La lutte est donc très légère... Pour être totalement honnête, il paraît effectivement ardu de combattre la prostitution quand celle-ci, sous des noms moins transparents – massages ou sexy-shows, vers où tout chauffeur de taxi qui se respecte tentera de vous entraîner – sert d'arguments de vente pour les tour-opérateurs. Il est encore plus difficile de lutter quand on sait que la prostitution reçoit la protection officieuse de la police, au point que certains n'hésitent plus à dénoncer un véritable État proxénète.



Alors que faire ? Seulement constater les dégâts sans bouger en se disant qu'après tout cela n'est pas si grave, et que la Thaïlande, lointaine et mystérieuse, n'a qu'à se débrouiller toute seule avec ses contradictions ? Évidement non. L'histoire de Miss L, au-delà de son côté navrant, n'est tout compte fait que la partie la plus acceptable de la prostitution. Libre choix, si l'on peut dire, vie sur une île paradisiaque, gains importants... Elle ne doit pas faire oublier le reste, le trafic des corps, la pédophilie, la drogue, le sida et, surtout, toutes ces femmes qui n'ont pas la chance – et quelle chance ! – de travailler comme Miss L. Celles qui sont emprisonnées dans des lupanars où la passe ne coûte guère que 2 euros, véritables supermarchés du sexe réservés à la consommation locale...

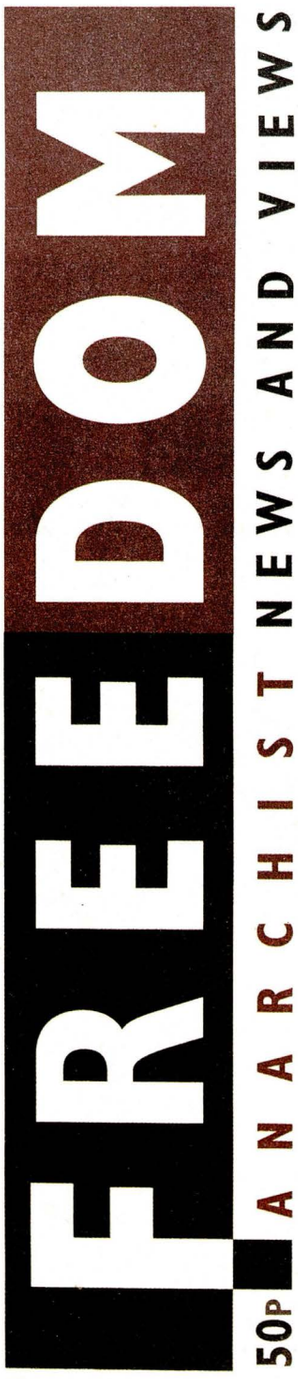
On peut s'engager aux côtés d'ONG œuvrant à la disparition des pratiques barbares de ce nouvel esclavage, tels l'Unicef ou l'ECPAT mais, finalement, si l'on réfléchit bien, c'est surtout à un nouvel aspect de la mondialisation que nous avons affaire ici, comme le souligne Richard Poulin dans un long article. Femmes et enfants ne sont plus que des marchandises, et le sexe un service... C'est donc de nouveau en se rebellant contre la politique économique mondiale que l'on obtiendra un résultat...

On peut aussi, sur un plan purement individuel, tenter de « sauver » une vie par-ci par-là. Ce choix, nombreux sont ceux qui l'ont fait en épousant une jeune prostituée, qui trouve par ce biais un moyen de changer d'un seul coup de couche sociale, l'étranger étant, par définition, un homme riche. Malgré d'apparents bons sentiments aux relents rédempteurs très judéo-chrétiens – il doit bien y avoir quelques illuminés dans le lot qui se rejouent la grande scène de Marie-Madeleine ! –, c'est rarement cette motivation de missionnaire qui guide une telle action. On peut réellement tomber amoureux d'une de ces jeunes femmes et tenter de l'aider à s'en sortir. Mais encore faut-il que cet amour soit réciproque ou, plutôt, que l'aspect financier de l'opération ne prenne pas le pas sur les sentiments... Lorsque nous avons rencontré Miss L. dans le petit bar tout illuminé de rose de Koh Chang, elle venait justement de faire face à ce dilemme : se marier avec un Occidental qui lui promettait une vie meilleure en acceptant de la ramener chez lui avec son enfant ou continuer à gagner de la *big money* en vendant ses charmes dans l'espoir d'avoir maison, voiture et télévision...

La décision ne fut sûrement pas facile à prendre, si l'on en juge par le silence qui accompagnait ses souvenirs. Malheureusement, il fallait près de 18 000 euros pour racheter une liberté dont elle affirme n'avoir jamais été privée. Pour récupérer ses papiers d'identité. Pour pallier le manque à gagner du Gogo Bar. 18 000 euros qui en disent plus long que toutes les études sociologiques sur la réelle misère sociale qui touche le monde de la prostitution en Thaïlande. **N. W. & E. S.**

Freedom

Anarchy in UK !



LE PREMIER *FREEDOM* est né du mouvement socialiste britannique du début des années 1880. À l'époque, différentes organisations publiaient leur propre journal : la Fédération social-démocrate (*Justice* et *Today*), la Société fabienne (*Practical Socialist*, etc.), la Ligue socialiste, etc.

Des anarchistes écrivaient dans ces publications, mais il fallut attendre mai 1885 pour voir apparaître un « cercle d'anarchistes anglais ». Ce groupe comprenait des anarchistes britanniques et des réfugiés, comme Nikola Chaikovski ou Severio Merlino. Parmi les Britanniques, Charlotte Wilson occupe une place à part. Bien éduquée, issue d'un milieu aisé, elle était une écrivaine active et une partisane des causes anarchistes dans les cercles socialistes. C'est elle qui invita Kropotkine lors de sa sortie de prison en France, en janvier 1886. En mars de la même année, ils décidèrent de publier *Freedom*, dont le premier numéro sortit en octobre.

Dès le départ, *Freedom* fut pensé non pas comme l'outil d'expression d'un groupe particulier, mais comme une voix indépendante au sein du mouvement social. Parallèlement au journal, *Freedom* développa une activité de publication d'ouvrages – pamphlets, opuscules, livres – rédigés surtout par des auteurs étrangers (Kropotkine, Malatesta, Jean Grave, Gustav Landauer, Max Nettlau, Domela Nieuwenhuis, Émile Pouget, Emma Goldman, Alexandre Berkman, Proudhon, Bakounine) mais aussi par quelques Britanniques (Herbert Spencer, William Morris, par exemple). Dès cette époque aussi, eurent lieu des débats publics et des rencontres régulières entre les corédacteurs.

En période de guerre...

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, l'anarchisme fut contraint de s'effacer momentanément derrière le communisme et le fascisme montants, si bien que la publication de *Freedom* s'interrompit en 1927. Cependant, la guerre d'Espagne donna une nouvelle impulsion aux idées anarchistes en Angleterre, et *Spain and the World* vit le jour. Ce journal fut diffusé deux fois par mois entre décembre 1936 et décembre 1938.

Quand la Seconde Guerre mondiale éclata, ce fut *War Commentary* qui sortit des presses de *Freedom* (novembre 1939 – août 1945). C'était un journal auquel collaboraient des pacifistes radicaux ainsi que les quelques socialistes qui n'avaient pas été séduits par les partis communiste ou travailliste. Freedom Press s'impliqua dans des activités « subversives » en distribuant du matériel antimilitariste, ce qui provoqua les foudres du gouvernement. Trois des éditeurs furent emprisonnés à la fin de la guerre en Europe.

Depuis août 1945, le journal a repris le nom de *Freedom*, et est publié tous les quinze jours. C'est une publication anarchiste indépendante de toute organisation politique ou syndicale.

Freedom aujourd'hui

Dans chaque numéro de *Freedom*, on peut lire en page 2 les buts poursuivis par l'équipe de rédacteurs et collaborateurs au journal : « Les anarchistes œuvrent aujourd'hui pour une société d'entraide et de coopération volontaire. Nous rejetons toute forme de gouvernement et de répression économique. Freedom Press est un éditeur anarchiste indépendant. [...] Notre but est d'expliquer l'anarchisme à un plus grand nombre et de montrer que la liberté humaine ne pourra fleurir que lorsque les institutions de l'État et le capital auront été abolis. Les éditeurs de *Freedom* souhaitent donner voix à un éventail aussi large que possible de pensées anarchistes. »

Le mouvement anarchiste britannique est fortement concerné, et *Freedom* s'en fait l'écho, par les conditions de vie – de survie – des prisonniers. Une rubrique entière (From the Inside : de l'intérieur) est consacrée à cet aspect de la lutte sociale. Le journal présente aussi un calendrier des manifestations ou événements antiautoritaires organisés au Royaume-Uni et ailleurs. Le reste des articles traite essentiellement de l'actualité (fonds de pension, situation en Colombie, politique européenne, fermetures d'usines, etc.) ou de questions de fond (le contrôle social, etc.). *Freedom* est vraiment la seule publication anarchiste aussi complète et sérieuse d'outre-Manche.

Régulièrement, les éditeurs de *Freedom* lancent des appels à leurs lecteurs, les invitant à débattre au siège du journal de sujets comme l'anarcho-syndicalisme, quelles armes pour une lutte internationale, comment combattre le communisme autoritaire, etc. Ces discussions permettent d'échanger des opinions, des expériences sur tous ces sujets chers aux anarchistes de tous horizons.

Relations internationales
Fédération anarchiste

Pour plus de renseignements sur cette publication, vous pouvez consulter leur site Internet : http://www.freedompress.org.uk

Octobre 1954
Naissance du *Monde libertaire*...

UN HOMME :

Einstein

le monde libertaire

ORGANE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

UNE BARRIÈRE BRANLANTE

LA FARCE DU RENDEZ-VOUS D'AVRIL

PREMIER MAI !

UN PLAN DE FABRICATION DE JAUNES

HISTOIRES DE RICHES pour ameuter les pauvres

Les hordes algériennes de la faim

Pascal

En ce mois d'octobre 2004, *le Monde libertaire* fête ses cinquante ans d'existence. C'est l'occasion de s'arrêter sur notre propre histoire, et plus particulièrement sur les raisons qui ont pousser à sa création.

Le Monde libertaire est né à la fin de l'année 1954, suite à une grave crise interne du mouvement anarchiste français. Dix ans plus tôt, à la Libération, la Fédération anarchiste avait été fondée. Elle regroupait toutes les tendances libertaires (syndicalistes, communistes, individualistes, pacifistes, etc.) avec une nette prédominance communiste libertaire. Elle a alors pour journal *le Libertaire*. Mais, très vite, cette FA est noyautée par un petit groupe, l'Organisation Pensée Bataille (OPB), qui agit clandestinement de l'intérieur afin d'en prendre la direction et d'exclure [1] à tour de bras ceux qui les gênent. En 1953, la FA, vidée de ses forces militantes, est transformée en Fédération communiste libertaire (FCL).

Ceux qui n'ont pas été chassés la quittent et en décembre 1953 créent une nouvelle Fédération anarchiste. La FCL disparaîtra quelques années plus tard, vers 1956, pour diverses raisons : la répression qu'elle subit, son entrée en clandestinité durant la guerre d'Algérie, sa participation pathétique aux élections législatives de 1956 et son discrédit, dans le milieu des réfugiés anti-franquistes, provoqué par les contacts avec le stalinien Marty fraîchement évincé du PCF et surnommé le « boucher d'Albacète » par les libertaires espagnols en exil.

Toutes les organisations politiques ayant un journal, la FA va elle aussi se doter de son propre organe et s'exprimer sur la scène publique. En 1954, existent déjà quelques publications anarchistes, chacune d'orientation spécifique : *l'Unique*, exclusivement individualiste ; *Défense de l'Homme* de Louis Lecoin, antimilitariste et pacifiste ; *la Révolution prolétarienne*, revue syndicaliste révolutionnaire ; *Noir et Rouge*, revue anarcho-communiste qui a l'ambition de renouveler la pensée anarchiste, etc.

En 1956, suite à la faillite de l'OPB, des saisies de la police, mais aussi faute de lectorat, *Le Libertaire* disparaît. *Le Monde libertaire* devient ainsi le journal d'une seule organisation. Il se veut le réel continuateur du *Libertaire* créé, rappelons-le, par Louise Michel et Sébastien Faure en 1895, et organe de l'Union anarchiste, la principale organisation libertaire de l'entre-deux-guerres, qui comptait jusqu'à trois mille militants. Repris à la Libération par la FA, cet hebdomadaire connut un immense succès durant les grèves insurrectionnelles de 1947, puisqu'il tire à plus de 100 000 exemplaires. Ce passé quelque peu prestigieux explique la volonté des refondateurs de la Fédération anarchiste de 1953 (c'est-à-dire six ans après ce gigantesque mouvement social) de retrouver un tel journal.

Le nom choisi, *le Monde libertaire*, reflète cet état d'esprit. Il s'agit de se positionner comme les continuateurs légitimes du *Libertaire*. D'ailleurs, encore aujourd'hui, le discret visage de Louise Michel dans le logo du titre du *Monde libertaire* montre cette filiation avec le *Lib'* original.

Lors du congrès constitutif de 1953, plusieurs propositions de titre avaient été émises : *le Libertaire nouveau*, *le Lib'*, *le Libertaire fédéré*, *les Libertaires*, *l'Action libertaire*, ou encore, mais cette fois avec des titres en rupture : *l'Homme révolté*, *Germinal*, *l'Insurgé*, *Fraternité*, *Terre et Liberté*. *Le Monde libertaire*, avec son logo très proche de celui du *Libertaire*, montre que les militants de la nouvelle Fédération anarchiste voulaient concurrencer le journal de la FCL. Le premier numéro paraît en octobre 1954 sur quatre pages grand format, et sa parution sera mensuelle jusqu'en 1977.

La crise du mouvement anarchiste connaît donc une issue dans la création de la FA et du *Monde libertaire*, mais sa situation en 1954 est la même que dix ans plus tôt : les militants ont de nouveau tout à reconstruire, et il leur faut en plus retrouver des moyens financiers.

En effet, tout au long de son existence, *le Monde libertaire* a une existence extrêmement précaire. Il connaît régulièrement des difficultés financières, car sortir un journal coûte très cher. Les rentrées d'argent se font par les ventes et les abonnements, les souscriptions de soutien, ainsi que par les galas annuels. Sans le

Pascal milite au groupe Claaaaaash.

fort soutien des militants et des sympathisants, le journal ne pourrait être viable. À plusieurs occasions, en 1966 et en 1969, le journal fut sur le point de disparaître...

De grands noms de la chanson se produisent au bénéfice du *Monde libertaire*. Outre la présence quasi annuelle de Léo Ferré et de Georges Brassens, il faut citer aussi la participation de Jean Yann, Boby Lapointe, Léo Campion, Jacques Brel, Bernard Lavilliers, Claude Nougaro, etc. Mais le journal affronte également des saisies, la répression de la Justice et, à deux reprises, des attentats de l'extrême droite. La librairie Publico, qui est aussi le siège du journal, est plastiquée une première fois en 1962 par l'OAS, et au milieu des années 1970, elle subit un deuxième attentat, perpétré cette fois par des franquistes. Attentats qui donneront paradoxalement un peu de « publicité » au mouvement libertaire.

Contre-pied du journal de la FCL, sous la direction d'un clan, *le Monde libertaire* se veut un journal anarchiste pluraliste, qui accepte l'expression de tous les courants se réclamant de l'anarchisme sans exclusive. On peut ainsi lire dans l'éditorial du premier numéro, en guise de « profession de foi » :

« Notre journal, votre journal, est le fruit de l'effort commun consenti par les libertaires de toutes écoles, unis dans la Fédération anarchiste. [...] Notre journal sera le journal de tous les libertaires. »[2]

Ce projet unitaire sera réaffirmé dans le numéro de novembre : « Tribune ouverte à tous les courants de la pensée anarchiste, ce journal ne sera jamais au service exclusif d'une tendance ou d'une majorité. »[3]

Toutes les tendances libertaires doivent pouvoir s'exprimer. Cette déclaration d'intention révèle le traumatisme lié aux dernières années de l'ancienne FA et de la FCL où toute personne n'appartenant pas au « clan » de l'OPB est écartée du *Libertaire*. Le journal veut ainsi être à l'image de la nouvelle organisation, c'est-à-dire diversifié idéologiquement dans sa composition et regroupant des personnes parfois éloignées sur le plan des idées et de l'action. Le projet est explicite, mais on peut se demander si toutes les tendances pourront effectivement s'y exprimer librement. Cette volonté affichée, régulièrement invoquée au cours de cette période, montre l'originalité du journal par rapport à d'autres publications libertaires spécialisées sur certains thèmes (pacifisme, syndicalisme, etc.). On peut voir dans ce projet l'expression de positions contradictoires. Mais la volonté d'unité prévaut sur le souci de cohérence idéologique, et le fait qu'il n'y ait pas d'unité idéologique provoque un grand nombre de débats. Il est ainsi possible de lire des articles pacifistes côtoyant des contributions sur la nécessité de la lutte armée, des articles syndicalistes et antisyndicalistes, d'autres sur la question des luttes de libération nationales, etc.

Toutefois, si effectivement aucune tendance n'a été écartée du journal, on peut constater qu'il est largement centré sur les problématiques sociales et syndicales. Les articles à caractère individualiste sont assez peu nombreux, même si certains auteurs comme Maurice Laisant, Georges Vincey ou Charles-Auguste Bontemps ont été très impliqués dans la vie du *Monde libertaire*. L'accent est donc mis sur la portée socialiste et révolutionnaire des libertaires. Il s'agit de lier l'anarchisme au mouvement ouvrier. À ce propos, Maurice Joyeux écrit dans ses mémoires : « Le premier numéro du *Monde libertaire* symbolisa toute l'action que nous allions entreprendre dans les années qui suivirent pour replacer l'organisation dans le courant des luttes ouvrières. »[4]

L'anarchisme est une tendance du socialisme révolutionnaire. Dans ce sens, l'individualisme est toléré tant qu'il ne remet pas en cause cet anarchisme de lutte des classes. L'anarchisme est né du mouvement ouvrier et des idées socialistes, et ce lien provient de la part importante d'articles syndicalistes jusqu'à la fin des années 1970. Spécificité du *Monde libertaire*, toutes les tendances ont la possibilité de s'y exprimer. On peut penser que l'individualisme est une sorte de garde-fou, protégeant le journal et la FA des dérives bolchevisantes ou autoritaires que l'ancienne organisation et la FCL ont connues. C'est seulement au congrès de 1978 que les *Principes de base* de la FA reconnaissent la lutte des classes. Jusque-là, les individualistes s'y étaient toujours opposés. Cela montre la prédominance de l'anarchisme social sur l'individualisme. Mais il faut remarquer que cette reconnaissance officielle de la lutte des classes intervient alors que la distinction entre les trois tendances s'est déjà largement amenuisée. Ce cloisonnement n'existe plus vraiment aujourd'hui alors qu'il était très fort dans les premières années. Si la synthèse des courants semble n'avoir été qu'une juxtaposition entre elles dans les premières années, aujourd'hui cette division est beaucoup moins pertinente.

La naissance du *Monde libertaire* a été difficile. Les militants à l'origine du journal n'auraient sûrement pas imaginé que celui-ci puisse encore exister de nos jours.

Et même si ce *Monde libertaire* n'a jamais réussi à avoir une audience comparable à son ancêtre, il a su fédérer les libertaires malgré leurs différences. **P.**

le monde libertaire
Organe de la Fédération Anarchiste
Le réveil du monde musulman
DE TUNIS A CASABLANCA
OU MURISSENT
Les FRUITS de la COLERE
La tête de PORTAIL...
EDITO
LES BIEN NOURRIS... ...ET LES AUTRES
MAIS NÉCESSITÉ de l'Unité d'action
Des esclaves aux robots

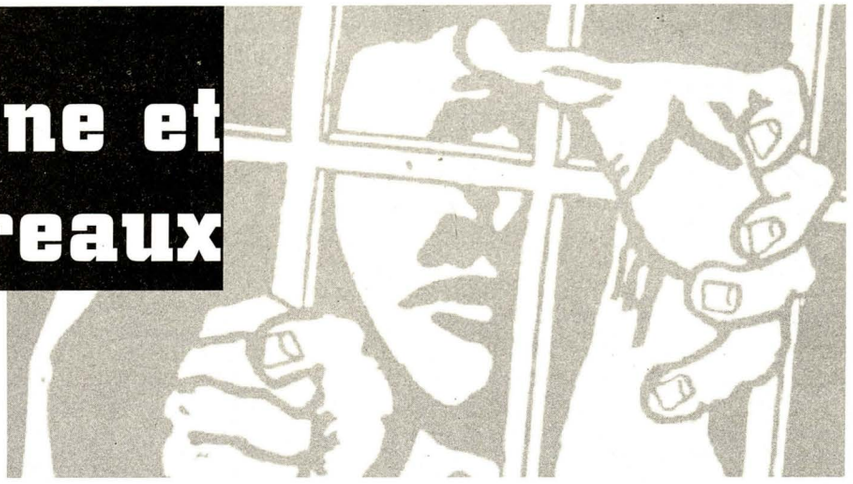
1. Il a souvent été avancé par les protagonistes qu'il s'agissait de créer une authentique organisation communiste libertaire de masse en évinçant les individualistes et les « nullistes » de l'organisation... Ce qui ne tient absolument pas puisque les premiers exclus de la FA étaient des militants ouvriers communistes libertaires.

2. *Le Monde libertaire*, n° 1, octobre 1954, éditorial, p. 1.

3. *Le Monde libertaire*, n° 2, novembre 1954, éditorial, p. 1, colonnes 1 et 2.

4. Maurice Joyeux, « La reconstruction difficile de la Fédération anarchiste (1954-1960) », page 69, *La Rue*, revue culturelle et littéraire d'expression anarchiste.

Lucien Léger
La lucarne et les barreaux



Certains diront qu'il l'avait bien cherché. La correspondance entretenue peu après la découverte du corps de Luc Taron, macabre mise en scène épistolaire d'un personnage aux prétentions d'ennemi public n° 1, propulsa « l'Étrangleur » puis son double vivant, Lucien Léger, sur le devant de la scène. Une cinquantaine de lettres envoyées un peu partout, et principalement aux médias, firent à l'époque les délices de la presse. L'affaire sordide tombait à point : les mois de juin, traditionnels préludes à l'assoupissement estival, ne sont guère riches en événements propres à faire vendre du papier. Celui de 1964 n'aurait pas échappé à la règle sans un tel fait divers.

Lucien Léger, à travers son improbable correspondance, cherchait-il à concentrer sur son personnage les feux de tous les projecteurs ? Si tel était le cas, il ne croyait pas si bien faire en s'adressant aux agences de presse. Ses lettres – et toute l'affaire, finalement – n'auraient rien été sans cette formidable caisse de résonance. Les médias, en quête d'un sensationnalisme lucratif, n'étaient que trop intéressés par l'aubaine. Non pas par cette déontologie dont ils se prévalent sitôt que leur probité ou certains de leurs intérêts sont remis en question, non pas par ce « devoir de l'information » dont ils se regorgent pour parer à tout soupçon de voyeurisme. La réalité est plus prosaïque. Le meurtre d'un enfant semblable à tant d'autres permettait à chaque famille française de s'identifier aux parents, et donc de craindre pour ses propres enfants ; les lettres, régulièrement envoyées, alimentaient elles-mêmes un véritable feuilleton à la manière de certains romans du XIXe siècle, l'authenticité en plus ; la signature de « l'Étrangleur », meurtrier anonyme, laissait planer un danger invisible, insaisissable, et par là même omniprésent.

De tels ingrédients se rassemblent rarement. On se souvient de quelques affaires, comme celle du « petit Grégory », ou plus récemment d'Omar Raddad, qui partageaient ce point commun d'impliquer des gens ordinaires. Celles-là, comme celle de « l'Étrangleur », sont du pain bénit pour les mass médias, car elles permettent d'exploiter sans peine les pires fantasmes du bon peuple. Et autorisent les journalistes à tous les déchaînements, protégés qu'ils sont par la gravité du crime qu'ils exploitent. Cette instrumentalisation de la peur n'est jamais neutre, jamais anodine. Les capitaines d'industrie, de moins en moins nombreux, qui pilotent les grands groupes de presse, influent énormément sur les lignes éditoriales. Insidieusement, au fil des quotidiens, des flashs télévisés, des dossiers et des brèves, on distille un sentiment d'insécurité qui croît plus vite que l'insécurité elle-même. Le résultat est connu : tel pouvoir, de droite ou de gauche, demandera l'augmentation de ses effectifs policiers, le durcissement des mesures répressives, et il les obtiendra sans provoquer l'indignation des honnêtes gens. Il faut maintenir l'ordre, à tout prix. L'ordre est une condition essentielle dans la bonne marche des affaires. Une telle inspiration a, décidément, de tenaces relents vichystes.

On ne lynche plus de nos jours. Il paraît que nous vivons dans une société policée. La lecture d'une certaine presse, le spectacle de certaines émissions télévisées ne confortent hélas guère cette certitude de nos contemporains. On y convainc tel suspect de culpabilité, on le traîne dans la boue alors même que la période de l'instruction n'est pas terminée. À l'occasion, on y hurle à la peine de mort sitôt la sensibilité de l'opinion publique chauffée à blanc. Et, à force de stigmatisations, on enferme l'individu accusé dans cette prison invisible qu'est l'opprobre. Cette geôle-là est permanente.

Une campagne de presse peut marquer tout aussi profondément que le fer rouge utilisé au Moyen Âge pour désigner les bannis. Un fait divers publié dans quelques feuilles locales ou nationales, où l'on donne négligemment nom, adresse et état civil des personnes impliquées, peut accabler davantage qu'une condamnation. Les acquittés d'Outreau ne le savent que trop bien.

En quarante ans, les médias ont eu tout le temps de se désintéresser de Lucien Léger, ce « monstre froid », ce « diable » en personne. Il fut « fou », il est aujourd'hui considéré comme un « suradapté » à la taule, inapte à la liberté en somme. Micros ou caméras d'une main, l'autre docilement rivée sur la couture du pantalon, les journalistes savent le plus court chemin jusqu'à leurs sources, qui va des salles de rédaction aux bureaux de police et aux couloirs de la magistrature. Ils se bousculaient hier dans les commissariats pour dénicher le scoop, tâchaient de dégotter quelques sous-fifres en uniforme au courant des éléments de l'enquête, et assez complaisants pour servir une soupe qui serait bientôt resservie, et avec quel assaisonnement ! aux lecteurs et téléspectateurs. Ils recueillent aujourd'hui les propos de tel notable républicain et reproduisent sans sourciller les raisons absurdes qui s'opposent à la libération de Lucien Léger.

Et quand l'œil médiatique cesse d'être policier, il redevient chasseur. Toujours à l'affût de sensationnel, il regarde maintenant Léger comme un record vivant. Quarante ans en prison, voyez cela ! Et l'on promène le « phénomène » de rubriques en colonnes, comme dans autant de fêtes foraines.

Quel média aura le courage de consacrer à Lucien Léger davantage qu'un article sans lendemain, trop vite noyé dans le flot continu de « l'information » ? Quel journaliste digne de ce nom osera dire que Léger, de coupable, est devenu victime ? Victime d'une logique qui balance des individus dans les oubliettes des longues peines. Victime d'un système qui, de répression en publicité criminelle, multiplie les châtiments. Victime, enfin, d'un instrument carcéral qui brise les hommes et finit par créer lui-même les entraves à leur retour dans la société.

Car, soyons réalistes, seule une vaste campagne de sensibilisation de l'opinion publique peut extraire Lucien Léger de son couloir de la mort lente. Si *le Monde libertaire* a pris l'initiative de cette campagne, notre journal seul ne suffira pas à libérer Léger. Mais nous continuerons d'affirmer avec force que la justice ne peut faire l'économie de la dignité humaine. L'horreur carcérale révélée par le cas de Lucien Léger suffit à démontrer que cette dignité ne supporte pas un numéro d'écrou, qui plus est lorsque celui-ci tend à devenir permanent.

Pas de quarante-et-unième année de réclusion. Liberté pour Léger.

André Sulfide

Françoise Sagan a rejoint « Les merveilleux nuages »

Elle n'avait pas la gravité de Simone de Beauvoir. Elle se prenait beaucoup moins au sérieux.

Casinos, voitures de sport conduites à 160 km/h, amours plurielles, le scandale résida aussi dans ce luxe, cette frivolité, cette vie de plaisirs faciles qu'elle assuma jusqu'au bout, jusqu'aux accidents, jusqu'à la fraude fiscale, jusqu'aux voyages sombres de l'alcool et de la drogue.

Il y eut chez Françoise Sagan le goût immodéré du jeu : pas seulement sur les tapis verts, mais le jeu de l'amour et du hasard, le jeu avec la chance, c'est-à-dire avec le destin, avec la vie et la mort, le jeu avec l'argent qu'elle gagna, qu'elle perdit, qui lui filait entre les doigts d'une manière très peu conforme aux valeurs de la classe bourgeoise à laquelle elle appartenait.

Elle mena une vie que traditionnellement on accordait aux hommes, et, après elle, on fut bien obligé de féminiser le mot « flambeur ». Flambeuse donc. Mais aussi et surtout écrivaine.

La force de son premier roman *Bonjour Tristesse*, écrit à 19 ans, fut de raconter dès 1954 l'histoire d'une jeune femme qui assume son plaisir sexuel et son immoralité sans aucune culpabilité. Vingt ans plus tard, on votait la loi sur la contraception et l'interruption volontaire de grossesse.

On rangea ses « petits » romans du côté des kiosques de gare. Sagan n'eut jamais la prétention de vouloir rentrer à l'Académie… Et le regard que la critique porta sur son œuvre est embrumé par le machisme des intellectuels qu'elle fréquenta sans jamais être reconnue comme telle.

Il y a pourtant chez elle cet amour sincère des mots, de la littérature, le souci de dire, de trouver l'intonation juste, un style remarquable qui évoque avec légèreté les choses graves : l'amour, la liberté, la solitude. Et cette lucidité qui fait défaut à bon nombre de ses collègues littérateurs : « Moi, je sais à quoi m'en tenir sur mes petits romans. Je n'ai pas à en avoir honte, ce n'est pas de la mauvaise littérature, c'est du travail honnête. Mais je sais lire. J'ai lu Proust, j'ai lu Stendhal… Des gens comme ça, ça vous rabat le caquet. »

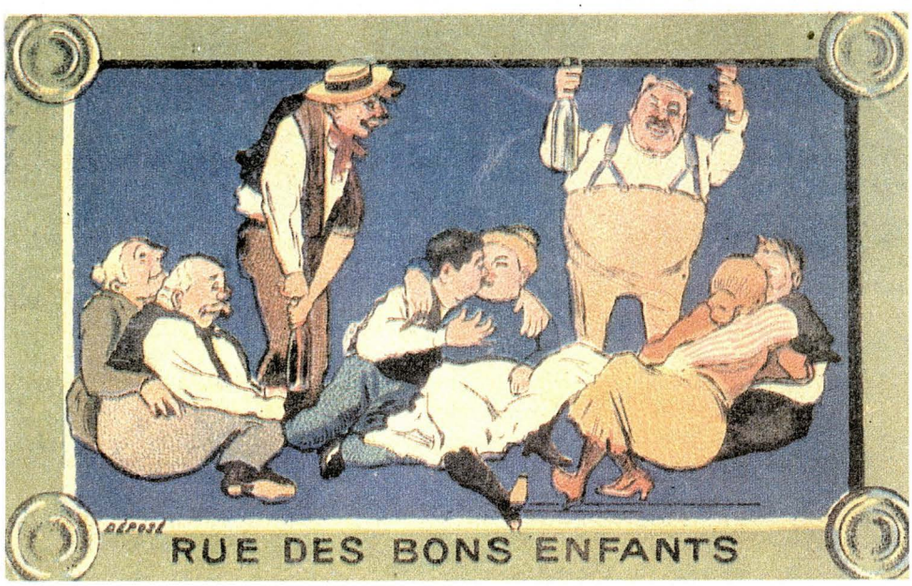
Françoise Sagan avait le souci de l'élégance davantage que celui de la morale. Elle fuyait l'emphase, la lourdeur, le conformisme. L'atmosphère de ses livres reflète souvent une mélancolie légère et bienveillante où la dérision de soi combat toutes les ironies du sort.

Loin des milieux féministes militants, elle fut pourtant parmi les 343 femmes qui, en 1971, déclarèrent publiquement avoir avorté et prit clairement position contre la guerre d'Algérie.

Sa vie et son œuvre attestent de sa volonté de n'être enfermée ni possédée par personne et elle fait partie de celles qui, au XXe siècle, surent s'affranchir du carcan dans lequel on tente toujours de retenir les femmes.

Au jour de sa disparition, cette liberté assumée vaut qu'on la salue.

Yolaine Guignat



Vieillir sans entraves

VIes rencontres Liber Terre

à Bieuzy-les-Eaux, Morbihan, le samedi 9 et dimanche 10 octobre 2004

Cette année, tous et toutes, jeunes et vieux, comme toujours bien décidés à prendre leur vie en main, pourfendront les lieux communs sur la vieillesse, mettront en pièces toutes les formes d'exploitation et de récupération de la société marchande, et se pencheront ensemble sur ce que devrait être une vieillesse sans entraves.

Avec la participation de :

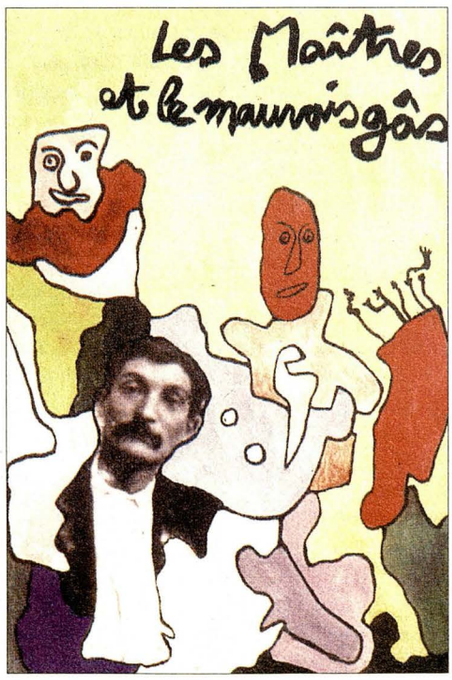
Denise Weber, auteure d'*Avec le temps*.
Roger Dadoun : Grand-âge, âge nouveau.
Jean-Jacques Gandini : L'anarchisme revisité de Pa Kin.
Lucien Seroux et Thierry Maillard diront *le Fin bout des jours* de Gaston Couté.
Arthur Thoucour : Vieux fous, vieux sages.
René Scherer : Les vieillards d'Harmonie.
Claire Auzias : Les vieillards célestes ne sont plus des clochards.
Jean-Marc Raynaud : Initiative pour la création d'un espace pour vieilles et vieux libertaires.
Françoise Frederick : Petits contes d'automne.
Ronald Creagh : Le privilège de l'âge.

Et ce n'est pas tout…

- Une table ronde autour du texte de Marie-Christine Mikhaïlo : *Ouf ! À septante ans le pire est passé !* avec Roger-Henri Guerrand et J.-D. le Niveleur.
- La compagnie Arludie jouera *les Maîtres et le mauvais gâs* de Gaston Couté.
- Interventions littéraires et poétiques de Marie Daude.
- Humour laïque et obligatoire en direct au bout du crayon par Rolan.
- Expositions-photos sur la résistance pacifiste aux États-Unis par Joanna Learner.
- Un forum du livre libertaire.
- Un repas chinois sera servi le samedi soir.
- Danse au son des djembés.

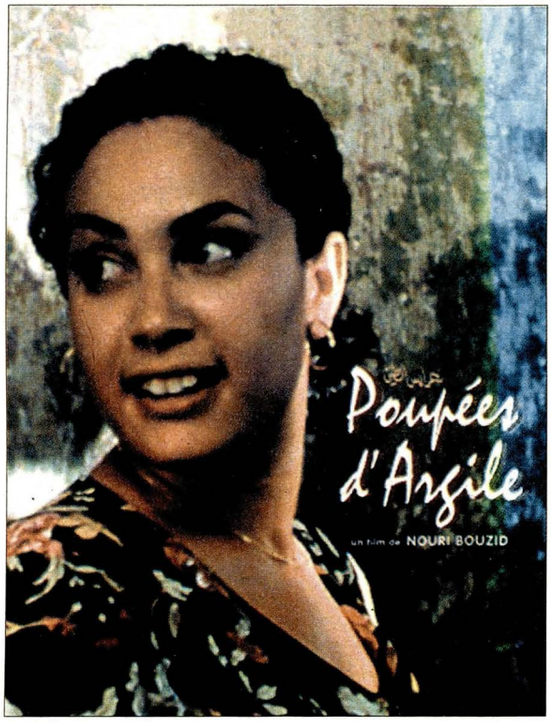
Participation aux frais pour les deux journées : 20 euros.

Liber Terre
BP 101, 56303 Pontivy cedex
liber.terre@wanadoo.fr – 02 97 27 76 98



Poupées d'argile

Entretien avec Nouri Bouzid



Sortie le 29 septembre.

Le Tunisien Nouri Bouzid creuse depuis de longues années son sillon singulier dans le champ cinématographique. On peut dire qu'il laboure son champ tranquillement; les plantes dont il s'occupe ne supportent pas trop l'exposition au grand soleil. Cinéaste de l'intime, il a livré, en quelques décennies, des portraits toujours plus complexes d'hommes et de femmes muselés dans une société maghrébine immuable alors qu'elle marche vers la modernité. Il montre les individus en butte à une société qui cherche à briser tout désir d'indépendance et d'originalité. Si une Moufida Tlatli montre plutôt les femmes qui tentent de se libérer, Nouri Bouzid voit l'ensemble de la société maghrébine. L'un n'avancera pas sans l'autre: comment sortir du carcan d'une société sous haute surveillance et qui cherche à vous soumettre et à vous briser.

Heike Hurst

Heike Hurst: Comme l'*Homme de cendre*, *Poupées d'argile* est centré sur un personnage masculin. Dans les deux films, on parle d'abus. Dans l'*Homme de cendre* et dans *les Sabots en or*, vous étiez un des premiers à parler dans vos films d'abus sexuels sur les enfants. Vous aviez brisé un tabou, vous avez été censuré. Alors que dans *Poupées d'argile*, le thème s'est élargi. Tous les abus d'une société de corruption, de services, d'esclavage domestique sont épinglés. Omrane, l'homme au centre du film n'est ni bourreau ni victime, mais un maillon dans la chaîne de la transmission de cette oppression. Parlez-nous de ce personnage et de son évolution.

Nouri Bouzid: Je poursuis la même idée que l'homme fort; l'homme arabe fort, c'est un mythe. Il n'est pas fort. Depuis l'*Homme de cendre*, je voulais montrer deux filles qui poussent Omrane à changer, petit à petit. Ce sont elles qui l'amènent à évoluer et à se poser des questions.

Il l'exprime sous forme de crise, sous forme de défoulement, sous forme de soûlerie, sous forme de cris ou de silence; il est mal, il a mal. Je ne tiens pas à construire un personnage qui soit quelqu'un de tranché, ça n'existe pas chez moi Un protagoniste homme, chez moi, est dans le doute, il est partagé, il a un côté enfant, un côté féminin, et je le revendique. Que le public le retrouve ou le reconnaisse, certes; tous ceux qui aliment le trafic de ces petites « bonnes » ne ressemblent pas dans leur cheminement à Omrane. Mais il y a tous les éléments qui font l'identification. Justement, la force du cinéma ou de la littérature, c'est de proposer des personnages différents, mais qui ont tous les repères de la réalité. Le film est aussi néoréaliste, je peux me référer au *Voleur de bicyclette*, je peux me référer à beaucoup de films italiens anciens, aux premiers Fellini, Visconti, etc. Il y a un renvoi nécessaire à la réalité, mais, en même temps, les personnages me ressemblent à moi, sont de moi, sont différents dans leur cheminement. Comme leur cheminement est différent, le spectateur va être interpellé par ces personnages; c'est ce qui m'intéresse, qu'il soit pris au piège de les aimer, il va aimer des personnages. Il va les aimer et il va s'identifier à des personnages qui ne sont pas valorisants. C'est ce qui s'est passé dans *Bezness*, c'est ce qui s'est passé dans *les Sabots en or*. Pousser le spectateur à s'identifier à une réalité et à des personnages qui ne le valorisent pas. C'est comme s'il se voyait dans une image dévalorisante. Il est

obligé de l'aimer, parce cet homme est touchant, et c'est ça le tour de force! Si je lui donne le discours: tu dois changer, tu dois changer, je suis un mauvais cinéaste, je suis peut-être un bon enseignant, mais mauvais cinéaste, je veux aider à aimer le personnage.

Il se surprend à embrasser quelqu'un qu'il n'aime pas dans la vie, c'est ça le tour de force; quand vous dites que ce sont mes thèmes, etc., c'est un peu ça... ces personnages qui ne sont pas du tout valorisants, dans ce film encore plus que dans l'*Homme de cendre*.

L'Homme de cendre donne un statut de héros à des personnages brisés, mais qui peuvent être des héros; là, on donne le statut de héros à des personnages qui ne peuvent jamais être des héros parce que, dans la société, ils sont en bas de l'échelle, oubliés.

Ce phénomène existe, est très développé, il est oublié, il est caché, il est informel, il est partout, il est diffus, c'est comme si la féodalité était dans les rapports capitalistes sociaux, c'est incroyable, ce phénomène, ces personnages sont méprisés, mais nécessaires dans cette vie nouvelle. Sans être dans la sociologie, je pense qu'il est important de revaloriser ces personnages complètement méprisés et complètement rejetés dans la société et de leur donner un statut de héros. Donc, c'est des héros peut-être, mais ça va désarçonner le public tunisien qui préfère avoir des héros plus valorisants.

Heike Hurst: Parlez-nous du désir sublimé qu'exprime l'homme du bar qui est attaché à Omrane...

Nouri Bouzid: Je vais ajouter quelque chose à propos de ce personnage de l'homme du bar. Ce rôle est un hommage à un homme, un grand danseur, le meilleur danseur « solo » tunisien. Il a 75 ans maintenant et il joue ce (son) rôle. C'était le plus grand danseur tunisien qui, socialement, était rejeté, parce que homosexuel.

À l'époque, l'homosexualité était une tare insurmontable. Dans une société musulmane, un homme qui danse, et qui danse comme une femme...

Ce Monsieur, je voulais absolument lui rendre hommage dans un film. Il était emballé par ça, il en a perdu la voix, il a eu la force et le courage de danser pour moi, et j'en suis heureux. Son nom est Hamadi Larbebi. C'est vraiment une des mémoires de la Tunisie. Comme dans l'*Homme de cendre*, je voulais rendre hommage à ce vieux juif qui a élevé la musique tunisienne; comme je voulais rendre hommage à cette vieille prostituée qui est comédienne et qui a réellement existé. Elle est morte maintenant. Je voulais rendre hommage à ce Monsieur et rendre hommage aussi au concierge de l'immeuble, faire vivre des personnages qui sont presque comme ça dans la réalité, qui donnent une épaisseur au film, une sincérité, une authenticité. C'est cette Tunisie oubliée qui m'intéresse, on n'a pas le droit de les oublier, ces gens-là.

Heike Hurst: Ces hommes relativement marginaux, sont-ils acceptés par votre public?

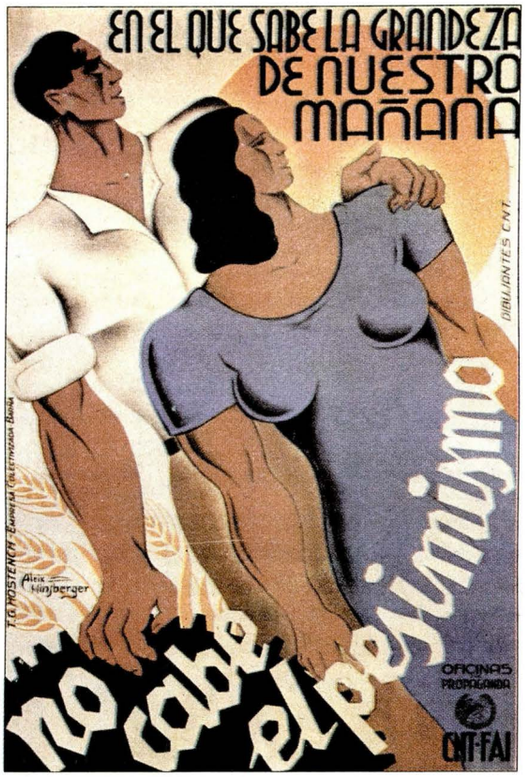
Nouri Bouzid: L'idée qui a été déterminante pour la structure du film et pour la structure psychologique du personnage, et c'est toujours mon obsession, c'est de refuser de considérer le spectateur comme un mineur à qui on mâche tout et à qui on donne une solution. Je ne suis pas contre les gens qui donnent des solutions, chacun est libre. Mais je n'aime pas donner de solution finale. Je suis toujours celui qui pose les interrogations dans la tête du public à la fin. C'est extrêmement important pour moi, je suis contre le système de catharsis. La catharsis pour moi doit se passer chez le spectateur, après le film, sinon le film n'a pas rempli sa fonction. Je parle surtout de notre cinéma chez nous, parce qu'on fait peu de films. C'est une manière d'intervenir, c'est un cinéma d'intervention. C'est un cinéma qui interpelle.

Heike Hurst: C'est la grande difficulté, et c'est l'inconnu, quand on entre dans un tournage, on a beau avoir un scénario bien ficelé, les personnages sont clairs dans le scénario, mais ce qui se passe pendant le tournage c'est une autre paire de manches. Comment retrouver à tout moment la trajectoire d'un personnage, quand le film est tourné dans le désordre total. Comment retrouver la trajectoire de l'acteur dans cette structure et comment retrouver la distanciation, cette distance indispensable... comment ne pas tomber dans le discours idéologique ou le discours moralisateur et garder la force du discours cinématographique?

Nouri Bouzid: Je n'ai pas de recette, chaque jour apporte ses solutions. Il y a une vigilance, une conscience, et une attention perpétuelle... les beaux films, c'est quand la production comprend et, dans ce cas, j'ai eu la chance de travailler avec une production qui comprend parfaitement qu'une équipe doit être au service d'un réalisateur pour qu'il ait tout son temps, toute son énergie intellectuelle et émotionnelle à s'occuper de ces choses-là, à ne pas perdre le film. Il suffit d'un rien pour perdre ces choses-là, et la production a été vraiment pour ce film extraordinaire. J'ai fait un film dans la sérénité totale où j'étais entièrement avec mes comédiens, et mes comédiens me l'ont bien rendu. Parce qu'ils étaient entièrement avec moi.

Je dois rendre hommage, ça veut dire qu'on a beau ficeler un scénario, si les conditions de tournage ne le permettent pas, tout cela peut être réduit à un discours... Parfois, on trahit les idées du départ, parce qu'on n'a pas eu le temps!

Dans la grandeur de notre lendemain n'entre pas le pessimisme



L'histoire de chacune et de chacun est la goutte d'eau qui dans sa multitude fait la mer qui recouvre la terre, l'important se résume dans ce que nous partageons et investissons sans avoir peur de regarder nos erreurs, connaître nos faiblesses et aller de l'avant dans ce combat inachevé pour un monde meilleur.
Jean-Jacques Réal comme bien d'autres s'est construit au travers des idées et de son investissement militant, que ce soit au travers de l'espéranto, à la Libre Pensée, la CNT, la FA, pour la libération de la femme, contre les archétypes masculins, dans son travail à l'hôpital et comme malade durant neuf ans ou dans le Centre international d'archives sociales constituant au fil des années une bibliothèque et fonds d'archives qui ont été transférés à la fondation Anselmo-Lorenzo à Madrid. Un matin d'avril, il nous a quittés dignement, et son texte qui suit reste un cadeau pour tous et toutes.

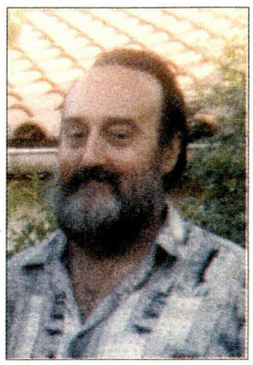
« Aujourd'hui, j'ai vu de grands et beaux papillons. De couleurs, de formes et de tailles diverses. Peut-être vais-je moi-même devenir papillon ? C'est peut-être l'état d'existence originel et éternel. Il existera toujours des chenilles et des papillons. Je me rapproche peut-être de l'état unique ? Viennent-ils me dire que j'ai commencé l'éternelle métamorphose, l'éternel retour complet et final ? Que je suis une chenille d'où naît le papillon ? Que je suis déjà un papillon sans le savoir ? Ai-je leurs ailes, leur souffle et leurs mouvements ? Je me déplace à l'intérieur de la Terre ou sur les chemins. Soudain, j'ai l'impression de ne plus respirer, je palpe mon pouls. Je le sens à peine. Je ne saurais dire avec certitude s'il bat ou pas. Je retiens mon souffle et je regarde la pendule. Trois minutes s'écoulent, je n'ai toujours pas repris mon souffle et je ne panique toujours pas pour aspirer l'air.

Oui. Je ne ressens aucune pression. J'ai la sensation alarmante de ne plus avoir besoin de respirer. On devrait pouvoir se suicider en arrêtant de respirer. Je suis paralysé. Serait-ce ce qu'on appelle la mort ? Je m'arrache de là ! Mon amour ! Ma vie ! Mon souffle ! Il n'est pas possible qu'il m'arrive quelque chose ! Je ne te laisserai jamais seule.

Je me sens terriblement seul. C'est difficile sans mon amour. C'est toujours à lui que je m'adresse quand je parle tout seul, autrement dit, je ne parle pas tout seul mais avec ma baby. Je lui parle quand je parle aux étoiles, aux nuages, au vent, à l'air, à l'obscurité et à la lumière, aux plantes et aux animaux. Quand je parle aux arbres, aux fleurs, aux oiseaux, aux cerfs, aux serpents, aux chats sauvages. Je sens battre mon cœur en eux et je sens battre leur cœur en moi parce que partout comme toujours, c'est à mon amour que je parle. Mon amour. Je sais que j'ai commis beaucoup d'erreurs et que je suis loin d'être parfait. Je sais que j'aurais dû faire des choses beaucoup mieux. J'ai acquis toute la connaissance essentielle qui m'importe à travers toi, et c'est à toi, en grande partie, que je la dois. Je t'admire et veux te protéger. Te rendre heureuse. Te faire rire. Que jamais tu ne pleures, sinon de plaisir. Exaucer tes vœux et tes désirs. Donner ma vie pour toi si c'est nécessaire.

Je sais. Ton âme sait ce que je vais dire avant que j'en parle. Mais tu es encore si petite, ton cœur est si tendre, et je voudrais que tu n'aies pas peur. C'est pourquoi je vais te dire quelque chose, mon amour. Une découverte que j'ai faite depuis la naissance : je suis venu au monde sous forme humaine, mais les étoiles, les soleils, les vents, le feu, les déserts, les forêts, les montagnes, les cieux, les océans et les nuages étaient emprisonnés en moi, et tous les animaux, toutes les plantes, toutes les fleurs. Toi, mon amour, tu as libéré les étoiles et les vents, les soleils et les forêts, les océans, les déserts, les montagnes, les cieux et les nuages qui étaient en moi. Toi, mon adorée, avec ton amour, tu as brisé la prison de mon humanité et laissé les oiseaux s'en envoler... Je dis tout ça au cas où des gens viendraient te dire que je suis mort.

Ne les crois pas. Ils mentent. Un mensonge de plus qu'ils raconteront sur moi. Toi seule connais la vérité : je ne mourrai jamais. Je ne peux être sauvé que par toi. Tu es la vie sauvage, le ciel, les nuages, les étoiles et les vents et les forêts. Tu es les montagnes, le désert, le jour et la nuit, et le soleil, et la glace, et la mer. Ne soit pas triste. Je suis les nuages et les étoiles et les pierres et le sable et la neige, et le soleil, la pluie et le feu, la montagne, la mer et la tempête... Je te réchaufferai. »



agenda

Vendredi 1er octobre

Paris 20e

Vernissage de l'exposition de photos, de peintures et de sculptures « Le travail vivant ». À 19h30 à l'Espace Louise Michel, 42, rue des Cascades. L'exposition dure jusqu'au 23 octobre. Organisée par *Floréal*, mensuel du Forum libertaire de Montreuil (AL, CNT 93 Sud et la FA) et l'association Les amis de Paul Signac.

Paris 18e

« HACK'T 1 » du 1er au 8 octobre, c'est la semaine des médias libres ! Concerts, débats, ateliers, projections... Organisée par Radio FPP, Zalea TV, Indymedia, CQFD, Samizdat...
À la Maison des médias libres, 45, rue d'Aubervilliers, M°Stalingrad.
Plus d'infos au 0870716788 et http://www.ag45.org.

Samedi 2 octobre

Paris 18e

Rencontre avec Cathy Ytak, auteur de *Le Cimetière D'Arhus*, à 15h30 à la bibliothèque La Rue, 10, rue Robert-Planquette, M°Blanche ou Abbesses.

Jeudi 7 octobre

Ivry (94)

La chanson d'un gârs qu'a mal tourné, textes et chansons de Gaston Couté, par Bruno Daraquy, accompagné par Philippe Mira au piano, pour une unique représentation. Au Forum Léo-Ferré, 11, rue Barbès, M°Pierre-Curie.

Vendredi 8 octobre

Paris 20e

La CNT-PTT vous invite à un débat « Stratégies syndicales, un essai d'implantation syndicaliste révolutionnaire : la CNT-PTT ».
À 20 heures au 33, rue des Vignoles.

Paris 20e

Larry Portis présentera son livre, *la Canaille, histoire sociale de la chanson française*, à l'Espace Louise-Michel, 42, rue des Cascades. Dominique Grange, Serge Utgé-Royo et la chorale la Canaille animeront cette soirée. À partir de 19 heures.

Samedi 9 octobre

Paris 18e

À l'occasion de la fête des vendanges à Montmartre, Rébecca Gruel expose ses peintures à la bibliothèque La Rue, 10, rue Robert-Planquette, M°Blanche ou Abbesses, de 14 heures à 20 heures ce samedi ainsi que le lendemain dimanche. Vernissage le samedi soir.

Marseille 1er

Débat avec Clotaire Henez : « La guerre civile espagnole, un point d'histoire ? La responsabilité des anarchistes ». Au CIRA, 3, rue St-Dominique, à 15 heures.

Mercredi 13 octobre

Paris 11e

Débat : « Françalgérie, crimes et mensonges d'État » en présence de Lounis Aggoun et Jean-Baptiste Rivoire, à partir de 19h45 au Cicp, 21 ter, rue Voltaire. Organisé par la librairie Quilombo.

Radio libertaire

Jeudi 30 septembre

Entre chiens et loups : de 20h30 à 22 heures, Florence Cadier, revenant d'un séjour en Israël où elle a rencontré des militants de la paix, Israéliens et Palestiniens. Elle nous parlera d'eux.

Vendredi 1er octobre

Enjoy Polar : de 12 heures à 13 heures, Roger Knobelspiess pour un ouvrage récemment paru aux Éditions du Rocher : *Désordres de mémoire*.

Dimanche 3 octobre

Chants, contrechamps : de 15h30 à 17 heures, plateau commun entre les animateurs de cinéma de la radio autour des films *Land of plenty* de Wim Wenders, *Old boy* de Park Chan-wook et *Comme une image* d'Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri.

Lundi 4 octobre

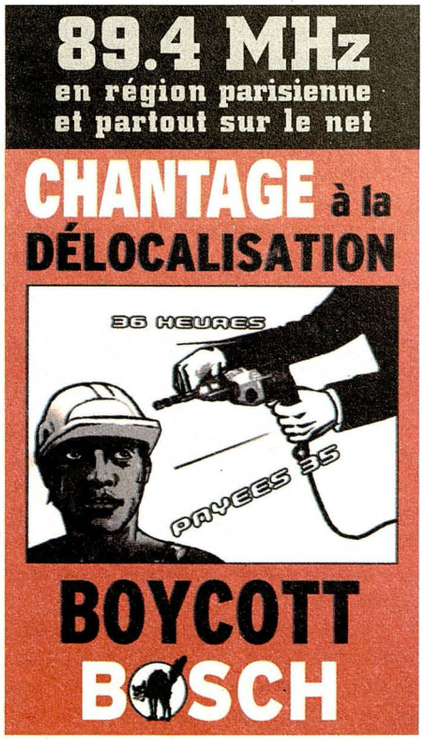
Les mangeux d'terre : de 9h30 à 11 heures, émission écolo-libertaire. Extraits du débat sur la décroissance du 28 septembre au forum Léo Ferré à Ivry.
Ondes de choc : de 16 heures à 18 heures, Hannelore Cayre pour *Commis d'office* aux éditions Métailié (polar).

Mercredi 6 octobre

Blues en liberté : de 10h30 à 12 heures, Koko Taylor, souveraine du Chicago Blues.

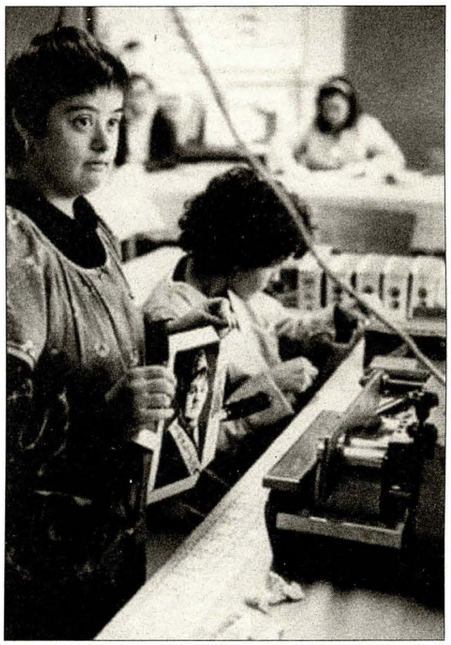
Jeudi 28 octobre

Entre chiens et loups : de 20h30 à 22 heures, Martine Bourre, auteure illustratrice.



Le travail vivant

Exposition de photos, de peintures et de sculptures



Réalisée par *Floréal*, le mensuel du Forum de Montreuil (Alternative libertaire, CNT 93 Sud et la Fédération anarchiste), et l'association Les amis de Paul Signac

Du 1er au 23 octobre, les vendredis et samedis de 15 heures à 19 heures, à l'Espace Louise Michel, 42, rue des Cascades, Paris 20e.

Vernissage de l'expo : Vendredi 1er octobre à 19 h 30

Pour que La Rue vive !

Depuis maintenant six ans, La Rue, l'unique bibliothèque anarchiste de Paris, ouvre ses portes (bancales) tous les samedis après-midi au 10, rue Robert-Planquette (18e). On peut emprunter livres et revues, lire sur place, se renseigner sur les luttes actuelles ou bien simplement discuter et refaire le monde autour d'un verre. Une fois par mois s'y tient un débat, une rencontre avec des écrivains ou des militants. L'ambiance chaleureuse ne parvient cependant pas à réchauffer complètement le local imprégné d'humidité – ce qui est désastreux pour les livres (et les permanents). Il fallait agir, et vite !

« Debout, debout !
vieux révolutionnaire »
Que la peinture coule
et abreuve nos murs !

Nous avons donc décidé de faire des travaux pour rénover le local. Ils sont déjà bien avancés (murs et plafonds refaits pour assécher le lieu), mais notre bonne volonté ne suffit pas, et les fonds nous manquent pour refaire la façade, et – dans un futur proche – assainir et ventiler la cave qui pourrait ainsi servir à entreposer des archives.

« Tu veux bâtir les cités idéales
Détruis d'abord les monstruosités »

Les travaux sont exécutés (gratuitement) par un héroïque et généreux sympathisant, qui, depuis le 10 août, se dépense sans compter six jours sur sept. Mais il nous revient d'acheter les matériaux. Le groupe Louise-Michel et la bibliothèque ont déjà financé les travaux à hauteur de 1 000 euros. Il nous en manque 2000 pour aller jusqu'au bout...

Appel à souscription !

Nous nous adressons à toutes celles et tous ceux qui pourraient nous aider financièrement à rendre notre local accueillant. Vous pouvez nous faire un don en espèces ou en chèque (à l'ordre de : « Les Amis de La Rue »), adressé à : La Rue, c/o Publico, 145, rue Amelot, 75011 Paris.

« Notre bonheur naîtra de l'altruisme,
que nos désirs soient des réalités. »

Les membres de la bibliothèque La Rue

numéro anniversaire

le monde libertaire

hebdomadaire de la fédération anarchiste

1954...2004

50 ans !

anthologie d'articles parus de 1954 à aujourd'hui

100 pages - 7,50 euros

chez votre marchand de journaux